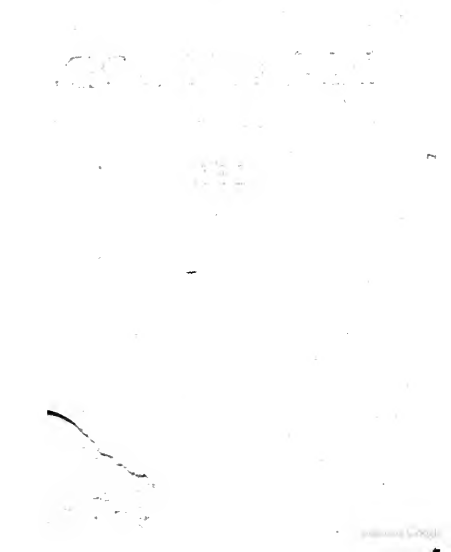




FLEETWOOD.

III.



FLEETWOOD.

PAR W. GODWIN;

Auteur de Caleb Williams, Saint-Léon, etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR A. L. VILLETERQUE;

Correspondant de l'Institut national de France,

Traducteur des LETTRES ATHÉNIENNES.

TOME TROISIÈME.



PARIS;

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17;

Et au Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

1805.



FLEETWOOD.

CHAPITRE PREMIER.

Nous restâmes près d'un mois à Matlock, ensuite nous partîmes pour le Merionetshire. Mary parut très-satisfaite de mon habitation et de ses environs qui, vraiment, sont très-remarquables. Ma maison est antique, mais belle ; elle fut bâtie sous le protectorat de Cromwell. Tout y est grand, simple, et préférable à ces magnifiques superfluités du goût moderne. Le jour où nous y entrâmes fut notable pour nous ; ce fut le premier de notre nouvelle existence. C'est dans cette maison que nous devions vivre et mourir ; j'y retrou-

vais toutes les habitudes de mes premières années, c'était là que Mary allait former celles qui, en contribuant encore à son bonheur, devaient accroître et assurer à jamais le mien. Nous y arrivâmes le soir, et nous avions besoin de repos. Cependant Mary écoutait avec une attentive complaisance les divers récits que tous les objets qui m'environnaient, rappelaient dans ce moment à mon souvenir.

Le lendemain nous parcourûmes les appartemens. Nous nous arrêtâmes dans un très-joli petit cabinet qui me plaisait beaucoup. Il s'ouvrait sur le grand salon, et n'était pas éloigné de ma chambre à coucher. Des fenêtres on découvrait le plus charmant paysage. Voilà les toits et le clocher de ce

beau village où Mary ira souvent. Au-delà de cette forêt où s'élèvent d'antiques chênes, on voit la mer. De ce côté sont ces hautes montagnes, dont j'ai, dans mon enfance, si souvent visité les sommets. Ce cabinet fut toujours ma retraite chérie; enfant, j'y étudiais mes leçons; plus âgé, j'y venais lire les bons ouvrages sur lesquels je voulais méditer avec tranquillité. Si j'avais besoin d'un plus grand espace, j'ouvrais la porte du salon, et je pouvais m'y promener. Voici le petit escalier particulier qui conduit au chemin que je prenais toujours pour aller dans mes forêts, dans mes montagnes chéries. Je préfère ce cabinet à tous les appartemens de ma maison. J'y retrouve tous les châteaux

en l'air que j'y ai formés, les odes, les poëmes, les tragédies que je commençai dans ces tems d'heureuse espérance où l'on ne doute de rien. En parlant ainsi, je m'adressai à Mary pour continuer le récit des diverses sensations que ce cabinet faisait renaître en moi. —Il est bien agréable, ce cabinet, me dit-elle, en m'interrompant.— Oh! oui, et plus encore que je ne puis l'exprimer. — Savez-vous, Fleetwood, que j'ai grande envie de m'en emparer? J'y placerai mes tableaux; j'arrangerai mes fleurs sur les fenêtres : voulez-vous me le laisser? — Sans doute, ma belle amie; je suis très-aise qu'il vous convienne.

On ne peut cependant imaginer ce que j'éprouvai dans cet ins-

tant. Depuis une heure, je m'extasiais sur les divers plaisirs que j'avais eus ; et que je me promettais encore dans ce cabinet, et c'est alors que Mary prononce le fatal décret qui m'en prive à jamais. J'eus peine à lui dissimuler le chagrin que je ressentais; cependant, ce premier moment passé, il ne me resta que la satisfaction d'avoir fait pour elle, le sacrifice d'une chose qui me plaisait beaucoup, et de m'être imposé une privation qui devait ajouter à l'agrément de sa vie. Bonne Mary ! Angélique créature ! disais-je en moi-même, tu ignoreras toujours la petite peine que tu m'as faite; je ne veux pas que tu saches que j'ai pu, un seul instant, regretter ce cabinet, que cependant....

Tout-à-coup Mary sonne, et les pots de fleurs, les porte-feuilles, les crayons arrivent. Au moment de cet emménagement un peu précipité, selon moi, je me rappelai que j'avais quelques ordres à donner à mon intendant, et je sortis.

Après une absence de trois heures, je revins, et je retrouvai Mary dans sa jolie retraite, qu'elle venait d'embellir. Tout était parfaitement arrangé. Elle-même me paraissait encore plus belle, au milieu de ces dispositions nouvelles qui annonçaient l'aimable innocence de ses occupations habituelles, et l'élégance de son goût. Ses grâces avaient plus de charme, environnées, pour ainsi dire, de tout ce qui, dans tous les tems, en avaient eu le plus à mes

yeux. Le plaisir de la voir semblait s'accroître de tout celui que j'avais à la considérer dans ce cabinet que j'aimais tant, et occupant la première place dans ce tableau, dont mes montagnes, mon paysage *paternel*, si l'on peut s'exprimer ainsi, avaient été jusqu'alors le sujet principal. Je pris un fauteuil que j'approchai d'elle, j'admirai ses dessins, je respirai le doux parfum de ses fleurs. J'étais dans une sorte d'enchantement.

Et cependant... Oh ! quel bizarre caractère est le mien ! j'ai honte de l'avouer. Le lendemain, le jour d'après, je regrettai encore ma chère retraite, mon heureux réduit, ce coin chéri où je m'étais refugié si long-tems, dans toutes les occasions où je sentais le be-

soin et le bonheur d'être seul. Je cherchai en vain les moyens de remplacer ce que je perdais. Ma bibliothèque était de l'autre côté de la maison. Tout près de là, il y avait aussi un cabinet semblable à celui que Mary m'avait demandé. Il n'y avait de différence que dans quelques-uns des points de vue qu'on avait de la fenêtre. Je m'y arrêtai ; j'y portai deux ou trois livres que je venais de prendre dans ma bibliothèque ; je voulus lire : cela me fut impossible. Mécontent de moi-même, je pris le parti de descendre dans mon jardin. Aussitôt je pensai au petit escalier de l'autre cabinet ; il n'y en avait point dans celui-ci ; il fallait aller chercher le grand escalier de la maison. Et mon petit

sentier pour me rendre dans la campagne ! il fallait à-présent, pour y arriver, faire un long circuit. Plus de liberté, lorsque dans mes habitudes, je ne pouvais éviter les regards des autres. Mes domestiques qui le savaient, n'avaient garde de se trouver sur mon chemin, quand je sortais; mais ici, comment faire ? Je vais tout dire à Mary; elle plaindra ma faiblesse; mais Dieu m'en préserve ! il faudrait l'avouer : que penserait-elle de moi ? Que de réflexions ! et j'accusais même Mary. Mais ce tort ne dura pas. Pouvait-elle imaginer à quel point un homme de mon caractère est dominé par ses habitudes ?

CHAPITRE II.

Ce léger incident de notre première matinée, fut suivi d'un autre qui me fut encore plus pénible. Mary avait entendu parler avec éloges de plusieurs familles de notre voisinage, particulièrement de mesdames Philipse et Morgand, et elle désirait de les connaître. Pour cela, il fallait, suivant l'usage, faire afficher à la porte de l'église du village, que M.me Fleetwood recevait du monde à certains jours fixés ; et ce fut là le sujet de notre conversation, dans la soirée même du premier jour de notre arrivée. Rien n'eût été plus indif-

férent que ce projet, à quelqu'un qui, par son caractère et ses habitudes, n'aurait pas, ainsi que cela m'arriva, trouvé dans cet arrangement une source de contrariétés. J'avais toujours eu en aversion tous ces petits détails cérémonieux dont la politesse des oisifs se fait une affaire. Je redoutais les ennuyeux, et leur insipide bavardage. Qu'avais-je constamment cherché dans mes longs voyages? Des conversations supportables, et je pouvais fuir du moins celles qui ne l'étaient pas. Mary vit bien que sa proposition ne me plaisait guère.

Faites ce que vous voudrez, me dit-elle; croyez, mon cher Fleetwood, que mon intention n'est jamais de vous contrarier. Per-

mettez-moi seulement quelques réflexions à cet égard, et pour ne plus y revenir. Nous voilà fixés ici, et peut-être pour la vie. Le parti que nous prendrons est irrévocable. Il faut recevoir à présent nos voisins, ou renoncer pour jamais à les voir. Dois-je, mon ami, vous rappeler mes malheurs? Non, vous ne les oublierez pas, et en disant ces mots, elle versait des larmes.

Ma bien-aimée, lui dis-je, calmez-vous; ne doutez pas de mon empressement à faire toujours ce que vous désirerez.

Ecoutez-moi, Fleetwood, reprit elle. Je n'ai pas une seule amie, et cependant vous sentez combien, vu la différence de nos goûts et de nos habitudes, la so-

ciété des femmes nous est néces-saire. C'est avec une personne de mon sexe que je puis espérer quelques consolations de cette douce intimité qui, toujours sans dangers, nous offre bien d'autres avantages. Fleetwood, j'ai la plus grande confiance en vous ; dirigez-moi ; je suivrai vos avis, et quel que soit ce que vous aurez décidé, je ne m'en plaindrai jamais.

Je consentis à tout, et les visites commencèrent. Pouvais-je m'y opposer? une demande faite avec tant d'art! Mais non, je suis injuste ; ce n'était pas là de l'art ; c'était la plus adorable ingénuité. C'était, si je puis m'exprimer ainsi, l'art même de la nature que les femmes connaissent si bien ; cet art qui vient de leur cœur et

qui touche le nôtre avec cette puissance de la persuasion qui nous empêche de résister à leurs volontés, et qui nous fait trouver une sorte de bonheur à renoncer aux nôtres.

Les jours suivans, nous fîmes plusieurs promenades dans les environs. Par-tout je trouvais des souvenirs, et Mary voulait tout connaître. Je lui montrai le précipice dans lequel j'étais tombé, pour courir au secours de Williams ; nous voulûmes même visiter cette famille. Le père était mort depuis long-tems ; Williams et sa femme me parurent très-vieillis. Ils avaient beaucoup d'enfans ; mais ils n'étaient pas à la maison. Il n'y restait que le plus jeune, qui avait à-peu-près 15 ans.

Notre promenade du lendemain n'avait pas été aussi fatigante, et nous étions rentrés d'assez bonne heure. Après le dîner, je proposai à Mary de lire ensemble une pièce de Fletcher que j'aime beaucoup, et qui a pour titre : *L'Epouse pour un mois*. Mary m'écoutait avec une extrême attention ; sa physionomie s'animait, je voyais dans ses yeux la touchante expression de tous les sentimens qu'elle éprouvait. Elle admirait Valerio. Le discours de la reine portait dans son ame la plus vive émotion. J'étais heureux de la voir s'intéresser aussi profondément à une lecture qui avait toujours eu mille charmes pour moi, et qui, dans cet instant, en avait encore plus. Comme je jouissais de par-

tager avec une femme adorée de semblables plaisirs qui prouvaient autant la pureté de son goût que l'énergie de sa belle ame !

Nous lisions cette scène si parfaite où Valerio, à l'église, et près de se marier, brave avec tant de grandeur et de dignité, l'arrêt qui le condamne à perdre la vie, à la fin du premier mois de son mariage. C'est dans cet instant que la porte s'ouvre, et qu'un domestique annonce l'arrivée du jeune fils de Williams, que nous avions vu la veille chez son père. Cela me donna un peu d'humeur, et je grondai le domestique. Le petit garçon qui était entré avec lui, me dit qu'il était venu par l'ordre de Madame. Ah! mon ami, s'écria Mary, j'avais tout-à-fait oublié

qu'effectivement j'ai dit à ce petit de venir me chercher aujourd'hui, parce que je veux aller avec lui, cueillir quelques plantes que j'ai remarquées hier aux environs du mont Idris.

J'avoue que la botanique qui ne m'a jamais amusé, me déplut fort en ce moment, et cette fantaisie de Mary me parut insupportable.

Il faut que je parte à l'instant, continua Mary ; je ne puis renvoyer cet enfant. Ce soir, après souper, nous continuerons notre lecture. Adieu, adieu, Fleetwood. Je rentrerai peut-être un peu tard. Et la voilà partie. Valerio et Evanthe, leur situation si touchante, l'intérêt que Mary prenait à leurs malheurs, Mary elle-

même, tout disparaît tout-à-coup, comme par une sorte d'enchantement ; il n'en restait que le volume de Fletcher encore ouvert sur la table qui était devant moi. Que l'on se mette un instant à ma place ; que l'on se rappelle cette irritable sensibilité qui, depuis mon enfance, ne m'a pas permis de supporter la moindre contrariété, et, quelque chose que l'on imagine, on n'aura encore qu'une faible idée de ce que je souffris dans cet instant. Est-ce donc là, me disais-je, la femme avec laquelle je dois passer ma vie? Quelques brins d'herbes lui font oublier le plaisir même qu'elle paraissait éprouver en écoutant cette intéressante lecture. Ne me devait-elle pas au moins quelques égards, et

son goût maudit pour la botanique peut-il la justifier de m'avoir quitté avec cet empressement ? elle n'est occupée que d'elle seule, elle m'oubliera toujours.

Lorsque ce premier moment d'humeur fut passé, je fus plus juste et moins exigeant. J'approuvai même son goût, ses recherches, ses études. Je pardonnai à la botanique, en faveur des jolies fleurs que Mary recueillait, et de celles dont son pinceau imitait les formes élégantes et les belles couleurs. J'admirai même cette sorte de courage qui laissait à Mary une attention assez calme, pour apercevoir quelques plantes dans des lieux escarpés, et à côté de ces précipices qui ne présenteraient à d'autres que des images de

désolation et d'effroi, des dangers et des craintes.

Ses aimables caprices, me disais-je, ne prouvent-ils pas aussi cette heureuse et vive énergie de l'esprit, au matin de la vie ? Cette mobilité des idées convient à ce sexe aimable, et contraste, sans la blesser, avec cette persévérance des opinions qui distingue le nôtre. Toutes ces réflexions calmaient mes ressentimens. J'étais presque tenté de suivre Mary, d'aller, à l'instant même, herboriser avec elle. Je savais où elle était ; il m'était facile de la retrouver. Il me semblait la voir au milieu de ces fleurs du mont Idris ; je la voyais se baisser pour les cueillir ; je voulais une leçon de botanique, et assurer mon aimable Mary, que dorénavant

je voulais toujours partager ses goûts, pour ne jamais les contrarier. Je pris mon chapeau, et me voilà dans l'avenue, bien décidé à rejoindre ma belle botaniste. Tout-à-coup une reflexion m'arrête. Non, je l'attendrai, me dis-je. Elle a mal agi avec moi. Elle a manqué d'égards pour mon vieux ami Fletcher, dont j'ai si souvent fait répéter les beaux vers aux échos de la montagne, et si souvent encore admiré les nobles pensées, les beaux sentimens dans ce cabinet chéri dont Mary s'est aussi emparé. Et puis, si je cède dans cette circonstance, me voilà à jamais réduit au triste rôle de mari complaisant. Je n'aurai plus de volonté ; les caprices de ma femme seront des lois, et le plaisir même

que j'aurais à m'y soumettre, ne sera plus qu'un triste devoir.

Toutes ces réflexions m'occupèrent fort tristement pendant les deux heures qui s'écoulèrent en attendant Mary; je ne pouvais plus former aucun plan pour l'instant actuel; je ne savais à quoi m'arrêter pour l'avenir; je me trouvais dans une étrange et bien pénible perplexité. Je rentrais dans le salon, je revenais dans l'avenue; je marchais à pas précipités; je ne pouvais calmer mon impatience. Enfin, tourmenté, fatigué, je me jetai dans un fauteuil, et, les coudes sur une table, la tête baissée, le regard fixe, et dans une sorte de distraction melancolique qui calmait un peu l'agitation de mes idées, j'at-

tendais Mary, sans presque me dire que c'était-elle que j'attendais. Elle arrive en courant, et aussitôt qu'elle m'aperçoit, elle vient à moi, en s'écriant gaiement : Oh! mon ami, je viens de faire une promenade délicieuse. — Je vous en félicite, lui répondis-je d'une voix sombre et altérée par tout ce que j'avais souffert pendant son absence. — Ah! mon Dieu! qu'avez-vous, mon ami? vous trouveriez-vous mal? Et en même tems, elle m'embrassa, prit une chaise, vint se placer à côté de moi, et me serra dans ses bras.

Comment résister à ce doux enchantement des caresses d'une femme adorée? Il aurait fallu ne pas l'aimer, pour songer encore à me plaindre d'elle. Que celui qui,

plus avancé que je ne l'étais alors, dans l'expérience que je faisais d'une existence bien nouvelle pour moi, exprime mieux que je ne pourrais le faire, les contrariétés que j'avais à prévoir et à éprouver avec un caractère tel que le mien. J'ai appris à les connaître, et peut-être même à les supporter avec patience et courage ; mais ce n'a pas été l'ouvrage d'un jour. Que de réflexions m'ont été nécessaires pour y parvenir ! La plus tendre affection ne suffit pas entre mari et femme ; l'habitude de se voir fait souvent oublier les égards réciproques que l'on se doit. Dans le monde il n'en est pas ainsi : la politesse suffit pour rappeler aux indifférens ce qu'ils se doivent, ou pour suppléer à ce qu'ils

négligent; mais dans l'union la plus parfaite, il y a une sorte de familiarité qui naît de l'intimité même, et semble dispenser de ces attentions plus délicates, plus recherchées, dont le besoin ne se fait sentir que lorsqu'on en a perdu le bonheur. Ce n'est donc que par le sacrifice presque continuel de ses goûts et de ses habitudes, que l'on obtient la paix qui résulte de cette douce réciprocité des égards, des soins et des attentions. A présent, je puis raisonner sur tout cela; mais pour arriver à ce point, j'ai eu cruellement à souffrir. L'expérience fait attendre ses leçons, et il en coûte beaucoup pour les obtenir.

CHAPITRE III.

VERS la fin d'une journée, où nous avions reçu de nombreuses visites, Mary me dit qu'elle avait été invitée par miss Philipse, à un bal qui devait avoir lieu, deux jours après, à Barmouth. — Et avez-vous accepté cette invitation ? — Lœtitia m'a offert des billets, et j'en ai pris deux. Vous viendrez avec moi. — Et à quelle heure vous proposez-vous de revenir à la maison ? — Vers trois ou quatre heures du matin ; nous aurons le plus beau clair de lune, et cela sera charmant. — Mary, ne vous ai-je jamais dit mon âge ? — Et qu'est-ce que cela fait ? J'es-

père que cette légère différence d'âge qui est entre nous, ne nous empêche ni l'un ni l'autre de prendre part aux amusemens de la société. — Ma chère amie, j'ai mes habitudes; je n'ai plus vos goûts : je figurerais mal dans une semblable assemblée, et je ne veillerais pas impunément jusqu'à quatre heures du matin. — Mon Fleetwood, si vous n'y allez pas, j'y renonce. Point de plaisirs pour moi, si vous ne les partagez pas. J'enverrai demain John chez miss Lœtitia ; il lui rendra ses billets. — Oh ! Mary, m'écriai-je ; c'est bien dans ce moment que je vois plus que jamais combien nos goûts sont différens ! Vous êtes jeune ; vous auriez dû épouser un homme de votre âge ; il n'éprouverait pas,

ainsi que moi, le chagrin de vous contrarier.

J'avais été très-ennuyé des visites que nous venions de recevoir; j'éprouvais une sorte d'impatience que j'avais peine à dissimuler, et dont Mary ne pouvait deviner la cause. Elle pensa que je désirais qu'elle fût seule à ce bal, et elle me le proposa. — Et quel doit être votre danseur! — Miss Lœtitia m'a dit que ce serait M. Mathæus; c'est un jeune homme fort élégant, et ce n'est, m'a-t-elle dit en riant, qu'en ma qualité de nouvelle arrivée dans ce canton, qu'elle osait me le promettre pour danseur. — Fort bien! très-bien! — Mais enfin, mon bon ami, que voudriez-vous donc? — Que vous fussiez la femme de ce M. Mathæus. — Bon

Dieu ! Fleetwood, et qu'ai-je donc fait qui excite votre ressentiment? En disant ces mots, elle versait des larmes. Je pris sa main. — Ne pleurez pas, ma chère Mary, je vous demande pardon : j'ai eu tort. — Que je suis malheureuse ! je fais tout ce qui dépend de moi, pour savoir ce que vous désirez. Je vous prie de m'accompagner ; vous me refusez. Je veux rester à la maison ; vous ne le voulez pas, et vous en prenez occasion de me reprocher, pour ainsi dire, mon âge. Bien innocemment je vous parle de celui qui doit être mon danseur, et vous m'offensez par le vœu le plus insultant. O mes chers parens ! en vous perdant, il ne devait plus me rester aucune espérance de bonheur.

Je me reprochais vivement d'avoir affligé Mary; mais elle m'avait, sans le vouloir, singulièrement déplu. Je l'aimais trop, pour lui voir, sans beaucoup de peine, cet empressement à saisir les occasions de s'éloigner de moi, car c'est avec cette injustice que j'expliquais ce goût bien naturel qu'elle avait pour les amusemens de son âge. D'ailleurs, je détestais la danse; je ne m'étais trouvé à aucun bal, depuis le séjour que j'avais fait en France, et même à cette époque, je blâmais cette sorte de plaisir, que je regardais comme incompatible avec les vertus modestes qui conviennent aux femmes. Tout m'y paraissait devoir alarmer cette pudeur qui est leur premier charme. Les succès qu'elles

obtiennent au bal, n'étaient, selon moi, que des offenses déguisées, dont une sorte de convention bien peu réfléchie, leur cachait les dangers, sous l'apparence des hommages. Cette sorte de familiarité, cette agitation, cette ivresse de coquetterie excitée par le desir de plaire, cette expression des regards animés par tout ce qui contribue à la perfection même de cet art trop vanté, auquel toute femme honnête, au moins lorsqu'elle est mariée, devrait renoncer, cette intimité apparente et presque permise, enfin tout ce qui plaît au bal, me déplaisait beaucoup, et alors je ne savais pas combien, un jour, cela me déplairait bien plus.

Mary, le lendemain de cette scène, me parut encore triste. A

l'instant du déjeûner, elle sonna; et ordonna à John de reporter les billets chez miss Lœtitia. Lorsqu'il fut sorti, je m'approchai d'elle, et je lui dis : Bonne Mary, plus de tristesse; je ne puis supporter le chagrin de ma bien-aimée. Je vous en prie, Mary, allez au bal avec ces dames. — Fleetwood, me répondit-elle, croyez-vous que je regrette ce bal; vous me croyez donc bien frivole, si vous me supposez encore occupée de cette fête de Barmouth. Non, mon ami, je n'y songe plus; mais je ne puis oublier ce que vous m'avez dit. Fleetwood, je vous préfère à tout dans le monde; mais si vous êtes injuste, que deviendrai-je? Vous voudriez me voir l'épouse d'un autre! Que de douloureuses pen-

sées, que de ressentimens, dans ce cruel souhait ! — Oh ! pardonnez-moi, ma belle amie, je suis impatient, irritable ; vous connaissez mon caractère. J'aurai souvent des torts, ayez toujours de l'indulgence. — Plus de torts semblables, Fleetwood ; ils font trop de mal : ayez pitié de la pauvre orpheline qui n'a plus que vous dans le monde. —Oui, oui, mais ne vous affligez pas trop de ceux qu'il m'aura été impossible d'éviter. Vous ne pouvez pu croire sérieusement que ce vœu insensé soit sorti de mon cœur. Vous êtes tout pour moi. C'est vous qui m'avez réconcilié avec la vie, avec le monde, avec la grande famille humaine, à laquelle il m'est doux de penser que j'ap-

partiens, depuis que vous m'avez fait éprouver ces sentimens de bienveillance si long-tems éteints en moi. — Bien ! bien ! mon cher Fleetwood ; je vous remercie. C'est à-présent que je suis heureuse et que nous le serons toujours. — Mais, mon amie, je vous demande une grace. — Ah ! dites, puis-je vous refuser ? — Il faut que vous alliez à ce bal. — Jamais. Vous désapprouvez cet amusement, et c'en est assez. Je rougis même d'y avoir pensé un seul instant. Il sied bien à une malheureuse orpheline de se trouver dans de semblables assemblées. — Mary, je verrai du ressentiment dans votre refus. Je ne croirai plus que vous avez retrouvé en moi les êtres chéris que vous avez perdus, si

vous persistez à ne pas vouloir accepter l'invitation de Lœtitia. Je me reproche vivement ce que je vous ai dit, et je penserai que vous me le reprochez toujours, si vous ne consentez pas à ma demande.

Enfin, après quelques réflexions, Mary me promit d'aller à ce bal; et moi, pour me punir de mon injustice, et la lui faire entièrement oublier, je m'engageai à l'y accompagner; j'exigeai même que, d'après l'arrangement déjà fait avec miss Philipse, elle dansât avec M. Mathæus. Je n'en approuvais pas plus ces sortes d'assemblées, et je pensais toujours de même à cet égard; mais dans ce moment, je ne cédais qu'au desir de réparer le tort que j'avais eu.

Disposition louable sans doute, si elle eût été durable; mais elle fut bientôt troublée par une autre idée injuste. Je me dis : Mais pourquoi Mary a-t-elle attendu l'instant où elle se trouvait avec moi, pour vouloir renvoyer ces billets? C'est qu'elle prévoyait la scène qui vient d'avoir lieu. Si cela est, j'ai donc été complètement sa dupe. Cette pensée me tourmentait, et, en conduisant Mary à Barmouth, mille réflexions pénibles ajoutaient encore à la répugnance que j'avais à me trouver dans de semblables réunions. Je me rappelai tout ce que j'avais déjà eu à souffrir de l'âge de ma femme; c'était en pensant trop au mien, que j'en souffrais encore plus. Je n'étais plus maître

chez moi. Toutes mes habitudes étaient contrariées. J'avais voulu fixer l'attention de cette jeune étourdie sur des objets plus dignes de l'occuper, et la scène de notre lecture interrompue, se représentait à mon imagination. Je me voyais entraîné dans une foule de visites, de relations fatigantes, avec des gens qui me déplaisaient. Que pouvait-on espérer d'une société presque habituelle, avec des gentilshommes de campagne, des chasseurs au renard, dont le mauvais ton, et les familles ennuyeuses, ne promettaient aucun agrément à Mary, et n'étaient nullement propres à lui donner l'usage du monde, puisque tous ces gens-là n'en avaient pas. Mais je n'étais pas encore au dernier point

du mécontentement que j'avais à éprouver ce jour-là.

Je distinguai, dès en entrant dans cette brillante assemblée du Merionetshire, le beau M. Mathæus ; je lui trouvai un air d'assurance qui me déplut. On le présenta à ma femme, et je l'observais avec attention. Il avait une figure agréable, un assez bon ton, un maintien distingué. Mary était la plus belle femme de l'assemblée, et M. Mathæus me parut fort satisfait de l'arrangement qui lui procurait une aussi jolie danseuse pour toute la soirée, puisque tel est l'usage. En passant près de moi, ma femme me nomma, et il me salua assez légèrement ; je crus même avoir remarqué qu'il souriait avec une sorte de dédain. Il se retourna

encore pour me regarder, et je me persuadai qu'il lui disait : Est-il possible que vous ayez épousé un homme de cet âge ?

J'eus sans cesse les yeux sur eux. Je trouvai Mathæus attentif, empressé, galant, très-épris, ce me semblait, de la beauté de sa danseuse. Mary me paraissait aussi fort amusée de tout cela. Dans les intervalles de la danse, leur conversation était animée, et Mary ne me semblait point du tout disposée à s'ennuyer. Combien je souffrais ! comme je me rappelais avec une admiration douloureuse, ces mœurs grecques et romaines qui mettaient à l'abri de toutes les inquiétudes qui me dévoraient ? Que Lucrèce était belle, filant à minuit au milieu de ses filles !

Combien j'aimais Cornelie environnée de ses enfans ! Toutes ces femmes-là ne voulaient être aimables qu'aux yeux de leurs époux. La coquetterie d'une jeune fille est coupable sans doute ; mais celle d'une femme mariée, d'une mère de famille, est encore bien plus coupable.

J'éprouvais tous les tourmens de la jalousie ; je ne les avais jamais connus. Ce n'est donc plus de moi, me disais-je, que dépend ma réputation, c'est d'un autre. Ma conduite n'assurera plus la paix de mes jours ; la conduite d'un autre peut la troubler à jamais ; et cet autre, c'est ou un fat qui voudra plaire à ma femme, ou ma femme à la vertu de laquelle je dois croire : mais qui

m'en répond ? Est-ce tout ce qu'on voit dans le monde ? Sont-ce les réflexions qu'on peut faire sur l'étourderie, la légèreté des femmes en général, et les vertus de quelques unes ? Que de tourmens dans le cœur d'un jaloux ! J'avais trop compté sur mes forces, en consentant à conduire Mary à cette assemblée, et il est impossible d'imaginer tout ce que je souffris, pendant cette éternelle soirée, qui enfin se termina.

Aussitôt que nous fûmes dans notre voiture, je me proposai de laisser un libre cours à toutes les malédictions dont je voulais accabler et les voisins de campagne, et le bal, et le beau danseur qui avait presque toujours, pendant toute la durée de cette détestable

assemblée, occupé fort agréablement l'attention de M.me Fleetwood. La pauvre Mary s'y prenait mal pour me ramener à plus de justice. Comme je ne lui montrais pas tout mon mécontentement, pour mieux savoir ce qu'elle pensait de tout cela, elle ne faisait que m'irriter encore plus par ce qu'elle m'en disait. Elle m'avoua avec ingénuité qu'elle était enchantée de nos voisins, que je les jugeais trop sévèrement, et qu'elle les trouvait très-aimables. Ce bal lui avait paru charmant, et elle me fit même l'éloge de M. Mathæus.

Un long et profond soupir fut toute ma réponse. Mary fut étonnée. Je m'étais long-tems contenu, et l'explosion fut terrible; je donnai au diable le voisinage et les

assemblées. Je dis que Mathæus n'était qu'un de ces fats exécrables, dont le seul bonheur est de troubler la paix des familles. Et vous, Mary, m'écriai-je d'une voix altérée par la colère et la douleur, auriez-vous dû agir ainsi ? Pourquoi n'avez-vous pas pensé, avant d'accepter la main de Fleetwood, que vous préféreriez au bonheur d'une vie paisible, les fêtes, la danse, et les hommages d'un fat ? Est-ce là cette femme qui devait trouver tant de charmes dans ces plaisirs simples, ces habitudes calmes, ce bonheur durable ? Elle vient de déclarer son goût pour la dissipation, et toutes ces extravagances d'un monde que j'abhorre, et ces plaisirs bruyans qui, pour un homme de mon âge, sont insupportables.

Mary pleurait ; mais, me dit-elle, c'est vous, Fleetwood, qui avez voulu que je fusse à ce bal. N'avais-je pas rompu tous mes engagemens ? N'avez-vous pas long-tems insisté pour obtenir mon consentement ? J'ai cédé à votre volonté ; est-ce donc un tort ? Pouvez vous me le reprocher ? Devais je agir autrement ? — Fausse excuse ! m'écriai-je. Quand je vous ai prié d'aller à ce bal, vous ai-je dit de souffrir les assiduités de M. Mathæus, de les encourager, et de me faire ensuite son éloge : vous ne deviez pas même prononcer son nom odieux.

CHAPITRE IV.

Cette malheureuse conversation nous occupa presque jusqu'à notre arrivée à la maison. Le lendemain, au déjeûner, je recommençai à lui parler de ce maudit bal. Mary, lui dis-je, avez-vous pensé, cette nuit, à notre affligeante soirée d'hier? Il m'est pénible de vous la rappeler; mais il m'est impossible de l'oublier. —Fleetwood, me répondit elle, soyez juste, vous serez tranquille, et nous serons heureux. Dites-moi quelles sont les habitudes de votre vie, auxquelles vous désirez que je me conforme, et je ferai tout ce qui dépendra

de moi, pour que vous n'ayez jamais à vous en plaindre. — Mary, ne soyez pas vous-même injuste à mon égard, et notre bonheur est assuré. Je ne veux rien vous prescrire ; ce n'est pas ma volonté qu'il faut suivre, c'est votre cœur que vous devez consulter.—Hélas ! mon ami, vous ne savez pas vous-même ce que vous voulez. Je suis jeune ; voilà ce qui vous tourmente. Vous pouviez épouser une femme plus âgée. Ma gaîté vous déplaît, cependant rien dans ma conduite n'a pu vous offenser ; mon innocence me rassure. — Oh ! oui, votre innocence ! C'est avec cette innocence que vous encouragiez les impertinens hommages d'un Mathæus ; c'est cette innocence qui vous a fait trouver

mille agrémens dans cette soirée qui a dechiré le cœur de votre malheureux époux. — Fleetwood, vous me forcez de vous dire que vous vous y prenez bien mal, pour me rendre telle que vous le désirez, puisque, malgré tous mes efforts pour vous satisfaire, chacun de vos reproches semble avoir pour objet de me prouver que je n'y parviendrai jamais. — Bien ! très-bien ! Madame, m'écriai-je avec humeur ; et à l'instant, je sortis de l'appartement.

On connait à-présent mon caractère ; je ne pouvais supporter la contradiction. Mary n'avait pas eu le moindre tort dans tout ceci, son ressentiment même s'était exprimé avec une franchise estimable, et tous les ménagemens de

la plus délicate sensibilité. J'approuve aujourd'hui, tout ce qu'elle me dit alors; mais tout ce que je venais d'éprouver était trop nouveau pour moi ! Je n'avais pas été accoutumé, dans mon enfance, aux contrariétés; ma vie, depuis ce tems, ne m'avait pas appris à les supporter : personne n'avait contrarié mes volontés, et si elles n'étaient pas tyranniques à l'égard de ceux qui dépendaient de moi, elles étaient absolues; j'étais humain, mais je voulais être obéi. Je n'avais eu chez moi ni supérieur, ni égal. A présent, je me trouvais forcé d'y reconnaître, même sans m'y soumettre toujours, une autre volonté que la mienne, et dans tous les instans de la journée. Ma femme avait le

droit incontestable de déclarer son opinion sur tout ce qui l'intéressait ; je devais l'exiger même, si elle ne l'eût pas voulu. C'est bien là ce que je pensais ; cependant je ne pouvais supporter, sans la plus vive impatience, ni la moindre contradiction, ni ces observations libres et franches qu'une femme peut et doit se permettre, et qui aux yeux de tout autre, ne la rendraient que plus aimable. Ce que je disais alors n'exprimait pas tout ce que j'éprouvais ; mais ma voix altérée, mon regard dur et sévère, mes gestes brusques et violens décélaient toujours l'agitation qui me dévorait, et dans cette circonstance, ce fut avec une sorte de fureur que je sortis de l'appartement.

Ce fut un instant après cette cruelle scène, que M. Mathæus se présenta pour faire la visite dont le bal de la veille était le motif. Nous n'avions pas prévu cette circonstance. A la campagne, on songe moins aux visites qu'on se propose de recevoir ou de refuser. M. Mathæus était déjà dans le salon, lorsque le domestique vint avertir ma femme, et il ne la trouva pas. Il arriva même, par un hasard encore plus malheureux, que Mary qui avait été au jardin, rentra au salon par une autre porte, et sans savoir que M. Mathæus y était. Si elle eût été prévenue, certainement, après ce qui venait de se passer, elle ne fût pas entrée dans l'appartement. Elle voulait même se retirer, lors-

qu'elle aperçut M. Mathæus; mais cependant elle sentit que cela n'était plus possible, sans une extrême mal-honnêteté; et, ce fut dans cette étrange perplexité, qu'elle reçut cette visite contrariante et imprévue.

En quittant ma femme, j'avais pris ce sentier dont j'ai parlé, et qui me conduisait au bord de la mer. Cette promenade me rappelait encore mes heureux jours d'indépendance et de tranquillité, et ajoutait au ressentiment que j'éprouvais. Cependant, après avoir long-tems réfléchi sur ce qu'elle m'avait dit, selon moi, avec un ton que je persistais à regarder comme la preuve d'une opiniâtreté qui m'indignait, je parvins à voir tout ce qui venait de se passer, sous un

point de vue plus juste. Fleetwood ! Fleetwood ! me disais-je, en me frappant le front, qu'avez-vous fait ? Ne vous êtes-vous pas promis de protéger et d'assurer le bonheur d'une jeune femme qui n'a plus que vous pour appui ? Ne l'avez-vous pas promis à son père ? Que de protestations ne lui avez-vous pas faites, pour calmer ses inquiétudes et ses craintes ! Macneil ! ta mort rend encore mes engagemens plus sacrés. J'appaiserai tes mânes ; Mary sera heureuse. Fleetwood, arrête tes regards sur cette jeune créature, si douce, si tendre ; veux-tu être son persécuteur ? Ne vois-tu pas la pureté de son ame, sa délicatesse, ses vertus, dans tous les traits de sa touchante physionomie ? Sa

conduite est parfaite. Oh ! oui, et j'ai affligé cette pauvre Mary ! Je veux aller me jeter à ses genoux, et obtenir mon pardon. Cédant enfin à ces remords généreux, je revins sur mes pas, et j'entrai chez moi. En approchant du salon, et à l'instant d'en ouvrir la porte, j'entends des éclats de rire : très-étonné, je demande au domestique quelles sont les personnes qui sont là. On me dit que c'est M. Mathæus. Adieu toutes mes bonnes réflexions. Il me paraît évident que cette visite était attendue par ma femme, qui veut me braver ainsi. Point de doutes ; c'est, me dis-je, une véritable déclaration de guerre. Je ne songe pas même à m'informer comment M. Mathæus est venu, et si ma

femme a pu se dispenser de le recevoir. J'aurais voulu dans ce moment, que Mary fût au fond de la mer avec toute sa famille. Je ne voulais plus entendre prononcer son nom. J'étais dans une sorte de délire. J'ordonne qu'on me selle un cheval. Je partirai ; oui ; mais où irai-je ? Je l'ignore. Et qu'importe ! par-tout je serai bien, si je suis loin d'elle.

Ma femme seule avec M. Mathæus ! Tout-à-coup cette idée change toutes mes résolutions : moi ! je la laisserais seule avec cet homme ! Aussitôt, comme un furieux, j'entre dans le salon, à pas précipités, désirant une scène violente, et décidé à la provoquer par tous les moyens possibles. Ma femme était très-alarmée.

M. Mathæus devina aisément mes intentions, et, avec toute la prudence d'un homme du monde, il s'observa avec tant de soin, qu'il ne m'offrit aucune occasion d'éclater. Il n'avait pas même l'air de s'apercevoir de mon agitation. Parlant avec calme, il choisissait avec adresse les sujets de conversation qui pouvaient ne pas offrir des prétextes à ma colère, que je contenais avec peine. Mes réponses étaient courtes, et toujours faites d'un ton presqu'insultant. Mathæus ne se déconcertait pas. Il avait appris que je connaissais Paris, il y avait été; il en parla, et raconta quelques événemens qui venaient d'y avoir lieu. Par degrés, je devins plus maître de moi. M. Mathæus fit

encore avec beaucoup d'esprit et de finesse, quelques autres observations qui n'avaient pas plus d'importance ; ensuite il sortit.

Ce fut alors que Mary me dit comment, sans le vouloir, et sans pouvoir l'éviter, elle avait été forcée de recevoir cette visite. Cela était si naturel ! elle me faisait ce récit avec tant de candeur et d'ingénuité ! elle me paraissait si affligée du chagrin que cette visite avait dû me causer, que dans l'instant je n'eus plus de doutes ; mais je n'en convins pas encore. Je répondis à peine, et je sortis pour réfléchir à l'inconcevable faiblesse avec laquelle je cédais à toutes les agitations de la jalousie.

Oh ! ma pauvre Mary ! comme alors je rendis justice à ta dou-

ceur, à ta patience angélique ! Comme je me félicitai d'avoir, après une vie aussi orageuse, trouvé une femme qui m'aimait comme si j'eusse été aussi jeune qu'elle, supportait mes défauts sans s'en plaindre, réunissait toutes les vertus, et daignait, non pas seulement pardonner, mais ne pas même apercevoir tous les torts de mon caractère ! Comme je me promis de n'en plus avoir, et de réparer mes dernières offenses ! Hélas ! c'est en vain que je me les reprochais amèrement ; elles se renouvelaient sans cesse : un rien me tourmentait, et me rendait injuste.

Mary faisait et recevait beaucoup de visites. Je ne m'y opposais pas ; je l'accompagnais toujours ;

mais comme tout cela me déplaisait ! c'était pour moi une source de contrariétés et la perte de tout mon tems. Ma vie s'écoulait dans une foule de choses à faire, dont il ne restait rien ; de devoirs à remplir, sans aucune satisfaction ; et, tout en admirant les excellentes qualités de Mary, je n'en concluais pas moins que tous mes chagrins avaient commencé, pour ne jamais finir, à l'instant de mon mariage. L'aimable vivacité de ma femme me plaisait toujours, mais quelquefois il en résultait des oppositions qui m'étaient pénibles. J'aimais sa franchise ; cependant, je murmurais souvent des plus légers reproches dont elle était la cause et l'excuse. Voulais-je fixer son attention sur un sujet

intéressant, un livre utile, une discussion un peu sérieuse, une fantaisie imprévue dérangeait tout, et elle s'enfuyait en laissant là et la conversation, et la lecture, et le lecteur. Il existe dans le cœur humain une sorte d'impatience déraisonnable qui, à l'instant où on l'éprouve, ne laisse pas même la possibilité de pardonner la contradiction la plus raisonnable. Mille fois le jour, des riens semblables troublaient ma tranquillité, et, même en admirant toujours les vertus de Mary, mille occasions, dans notre vie intérieure, ne semblaient naître que pour me rappeler les défauts de ce sexe. Je sentais bien que je ne pouvais vivre sans Mary; je l'aimais avec idolâtrie; mais je n'en maudissais

pas moins ce bonheur de ma nouvelle existence ; ma vie n'était plus qu'un long orage, et ce n'était que dans le passé que je retrouvais le calme que je regrettais, je n'en attendais plus de l'avenir. Tous les tourmens de l'enfer étaient dans mon cœur, et je me disais comme les damnés : Plus d'espérance !

CHAPITRE V.

Les tems variables du mois de septembre influèrent considérablement sur la santé de Mary. Elle perdait l'appétit, le sommeil; elle était languissante, et maigrissait à vue d'œil. J'étais vivement affligé de la voir dans cet état; je tremblais d'y avoir contribué par quelques-uns de mes torts à son égard. Hélas! me disais-je, elle méritait un meilleur sort. Pourquoi n'ai-je pas toujours eu dans mes procédés, la douceur, l'aimable patience et la bonté attentive qui se font remarquer dans toutes ses actions, et dont elle a

contracté l'habitude, senti le besoin et connu le bonheur, lorsqu'elle vivait sous les yeux du meilleur de tous les pères, et de la mère la plus tendre? Devais-tu, Mary, en quittant d'aussi bons parens, te trouver sous la tutelle sévère d'un mari capricieux, jaloux, injuste? Cette intéressante créature avait éprouvé tous les malheurs, elle attendait de moi toutes les consolations; et qu'ai-je été pour elle? Jeune et belle, si elle eût épousé un mari de son âge, eût-elle été exposée aux désagrémens dont je l'accable? Et parce qu'elle a voulu mon bonheur, je trouble la tranquillité même qu'elle espérait de notre union. N'était-ce pas à moi à tout faire, pour qu'elle n'eût jamais à

se repentir de ses sacrifices et de son dévouement ?

Mary voyait mes remords et mon découragement ; elle faisait tout ce qui dépendait d'elle pour ranimer mes espérances, et calmer mes inquiétudes. Elle s'efforçait de sourire ; mais ce sourire était comme un rayon de soleil qui brille un instant au milieu des nuages. Elle m'assurait qu'elle était heureuse, et que ma conduite, à son égard, était sans reproches ; mais elle pleurait souvent, lorqu'elle était seule, et quand j'arrivais, j'ajoutais encore à sa peine par l'embarras que je lui causais et le desir qu'elle avait de me cacher ses larmes. Je cherchais à l'engager dans diverses parties de plaisir ; j'invitais fréquemment les Philipse et les

Morgan ; mais elle refusait d'aller aux assemblées, et lorsqu'elle était forcée de s'y trouver, elle était toujours silencieuse et triste, excepté dans les instans, où mes regards fixés sur elle, lui montraient toutes mes inquiétudes ; alors elle paraissait se ranimer un peu ; mais bientôt elle retombait dans l'abattement.

Dirai-je que j'eus encore l'injustice de lui savoir, pour ainsi dire, mauvais gré de l'état où elle se trouvait? Je pensais, en murmurant, aux désagrémens qui en résultaient pour moi, et j'oubliais les souffrances de Mary, pour me plaindre de me trouver réduit au triste état de garde-malade. Cette horrible injustice ne dura pas : à peine eus-je le tems de m'en apercevoir, et je me la reprocherai

toujours, quoique Mary n'ait pas eu à en souffrir. Ce regret réveilla au contraire toutes mes attentions; je cherchais à tout prévoir, pour éviter la moindre négligence; je me serais cru d'autant plus coupable, que je n'aurais pas manqué d'attribuer mes torts à ce mouvement d'inhumanité qui avait un instant égaré mon cœur. La mère qui veille sur les jours et les souffrances de son enfant chéri, n'a pas plus de soins, d'inquiétudes, de prévoyances que je n'en avais, en m'occupant du rétablissement de la santé de Mary : elle était si reconnaissante, si sensible à mes attentions, que son amour pour moi semblait s'en augmenter encore.

Mais suis-je donc l'être le plus

capricieux qui ait jamais existé ? Est-il donc vrai que je ne puis rester, avec quelque durée, dans aucune situation de cœur et d'esprit ? Je prodiguais mes soins ; mais je voulais en recueillir le fruit. J'aime Mary, me disais-je, et en suis-je plus heureux ? Que de peines ne m'a-t-elle pas causées ? Et moi, ne lui ai-je pas sacrifié ma liberté, cette indépendance de la vie qui en est le seul bonheur. Quand j'avais eu de semblables idées, je m'en affligeais ; mais pourquoi se renouvelaient-elles sans cesse. Tout est-il une occasion d'injustice avec un caractère tel que le mien ? Cependant je n'étais pas injuste, puisque je regrettais si amèrement de l'avoir été.

Mary, comme je l'ai dit, s'efforçait de me cacher le mal-aise qu'elle éprouvait; mais les symptômes en devenaient chaque jour plus alarmans, et quelquefois ils me faisaient craindre une sorte d'altération dans son esprit. Son état habituel était une tristesse profonde, et à l'instant où l'on s'y attendait le moins, elle avait des accès de gaîté folle; elle riait aux éclats, et ces rires étaient plus effrayans que les pleurs, les cris mêmes de la douleur. Mary dormait peu, et son sommeil était très-agité; elle parlait quelquefois en rêvant: ces mots interrompus avaient presque toujours pour objet sa famille, et particulièrement sa mère.

Mary, lui disais-je, vous brisez

mon cœur. Que puis-je faire pour vous? Je ne puis vous rendre la meilleure des mères, j'en aurai pour vous toutes les attentions. Je ne vous affligerai plus ; mais, je vous en prie, aidez-moi à vous consoler des chagrins dont j'ai été la cause, et des malheurs que je n'ai pu vous éviter. — Mon cher Fleetwood, me répondait-elle, ne vous inquiétez pas ; tout ira bien. Et, en portant la main à sa tête, je sens là un poids ; mais ce n'est rien ; non, soyez tranquille, c'est un nuage qui se dissipera, et le soleil reparaîtra. Je tâcherai de remettre un peu d'ordre dans mes idées. Je ne voudrais que votre bonheur, et je vous tourmente : il faut que cela finisse.

Dans d'autres instans, c'était

presque d'un ton de reproche que je lui parlais de mon amour. Plût à Dieu, lui disais-je, que vous m'aimassiez autant que je vous aime ! vous ne seriez pas sans cesse occupée de malheurs irréparables; vous penseriez à moi, et vous seriez heureuse. Vous, Mary, vous êtes tout pour moi, vous êtes l'ange de ma vie, le bonheur de tous mes instans. Sans vous, je n'ai plus rien, plus d'amis, de fortune, de patrie ; je perdrais tout en vous perdant ou en vous affligeant : voilà comme j'aime, et comme je voudrais être aimé. Quelquefois même je la grondais, je lui disais que la faiblesse qu'elle montrait était indigne de son éducation et de son caractère ; qu'elle n'obtiendrait de la force

et de la tranquillité que par du courage et de la patience, et que, dans cette vie, on a toujours des devoirs à remplir, des chagrins à prévoir et des souffrances à supporter.

Un événement bien douloureux annonça les progrès de la maladie de ma pauvre Mary. Elle s'échappa de son lit, au milieu de la nuit, et elle s'enfuit hors de la maison. En me réveillant, je ne la trouve pas; je cours, je la cherche dans son cabinet, dans le salon, dans la bibliothèque; j'appelle tous mes domestiques. La nuit était orageuse; le vent était violent; on entendait le bruit des vagues de la mer. Il tombait, à l'instant où nous sortîmes de la maison, une grosse pluie mêlée de neige.

Je fus d'un côté, j'envoyai mes gens de l'autre; nous appelions Mary, nous la cherchions en vain. Au bout de deux heures, elle fut ramenée par un de mes domestiques qui, après avoir long-tems couru, sans la trouver, la rencontra, à son retour, assise près de la maison. Elle avait les cheveux épars et mouillés; elle était pâle comme la mort, ses lèvres étaient froides. Nous la ramenâmes dans son lit; muette, silencieuse, elle était dans le plus profond accablement. La seconde fois que cela arriva, j'appris enfin son funeste secret. Elle avait été sur les bords de la mer, pour y chercher ses parens; elle croyait leur avoir parlé; elle avoua qu'elle avait été tentée de se précipiter

dans les flots, pour les retrouver. Elle entendait, disait-elle, leurs voix dans le bruit des vents; elle croyait voir leurs figures sur les vagues, dans les instans où la lune en éclairait la surface; ils l'appelaient, et lui reprochaient de tarder autant à les rejoindre. Leurs paroles se faisaient d'abord à peine entendre doucement, ensuite ce n'était plus que des gémissemens et des cris douloureux. C'est dans ce moment qu'un fantôme s'approcha d'elle, la retint par son vêtement, et l'empêcha de se jeter dans la mer. Tel fut son funeste récit.

Mary m'avoua aussi que, pendant l'équinoxe, le bruit des vents troublait toujours ses esprits, et que celui des vagues l'agitait au point

qu'alors elle croyait réellement voir devant elle son père, sa mère et ses sœurs. Plus d'une fois, en songe, elle les avait aperçus très-distinctement sur les eaux ; défigurés, mourans, ils luttaient avec les flots qui les entraînaient. Ne pouvant supporter cet affreux spectacle, elle sortait en silence de son lit, prenait quelques légers vêtemens, et voyageait dans l'air, jamais autrement ; elle ne souffrait alors, disait-elle, ni du vent, ni du froid, ni de la pluie, et une puissance irrésistible l'entraînait toujours vers les bords de la mer.

Ce terrible récit m'affecta profondément. Je sentis qu'il n'y avait pas un moment à perdre, et qu'il fallait s'opposer aux progrès du mal par le moyen le plus prompt

et le plus décisif. Cette situation de ma pauvre Mary était telle que, si l'on n'employait pas les remèdes les plus efficaces, un malheur inévitable devait en être l'affreux résultat : c'était ou le dérangement total de son esprit, ou sa mort prochaine.. Malheureuse Mary ! quelle impression terrible cette fatale catastrophe de sa famille avait produit sur son cœur ! Que j'étais coupable d'avoir si longtems oublié combien elle en était affectée ! J'avais vu les progrès de cette maladie. Si son affection pour moi, l'avait distraite pendant quelque tems, si ces épouvantables souvenirs l'avaient moins agitée, n'était-ce pas m'imposer la plus sévère obligation de ne point affliger, ni décourager par mes injus-

trices ce sentiment consolateur ? Ne me donnait-elle pas ainsi la plus grande preuve de l'amour le plus tendre ? Et moi, ingrat, inhumain, je n'avais pas apprécié sa conduite toujours irréprochable ! j'avais, pour ainsi dire, fermé les yeux sur ses vertus ! j'avais oublié ses malheurs ! je n'avais pas consolé sa douleur ! j'avais traité la plus douce, la plus aimante des femmes, avec une sévérité et une exigence capricieuse, qui avaient encore accru ses peines, et l'avaient enfin réduite dans ce déplorable état. O Mary ! mes regrets ne peuvent réparer mes torts.

Le changement d'habitation était la première chose à laquelle il fallait songer. Il était important

que Mary n'entendît plus le bruit de la mer. Je me proposai aussi de la conduire dans un lieu où, par des distractions, des amusemens, des scènes nouvelles et variées, il me fût possible d'écarter de son imagination troublée, les horribles images qui la tourmentaient. Mary était jeune. Son caractère même semblait indiquer le moyen le plus propre à remédier à son mal; Mary avait toujours montré un goût assez prononcé pour les visites, les assemblées, et tous les agrémens d'une société nombreuse. Je pensai, dans ce moment, que c'était par une sorte d'instinct, que j'appellerais presque celui de la douleur, qu'elle recherchait ces plaisirs du monde et cette sorte de

dissipation, sans laquelle elle sentait qu'elle ne pourrait supporter ses chagrins. Mon choix fut bientôt fait, et je la conduisis à Bath.

CHAPITRE VI.

J'EUS bientôt lieu de me féliciter d'avoir pris ce parti. Ma femme se trouvait mieux, elle semblait renaître. D'abord un peu de langueur qui se dissipa promptement, m'avait fait craindre que le rétablissement de sa santé ne fût pas aussi prompt que je le désirais. Il est impossible d'exprimer la joie que me causa cet heureux changement. J'avais vu ma pauvre Mary à la veille de tomber dans le plus affreux état de démence. J'avais été déchiré par de terribles remords. Je me regardais comme la cause de cet épouvantable mal-

heur. Si elle paraissait avoir oublié pour moi la destruction prématurée de toute sa famille, je ne devais pas l'oublier. Je devais regarder cette tranquillité apparente, comme la convalescence même de la douleur, et ne négliger aucun soin pour l'empêcher d'y retomber. Avec quel bonheur je contemplais cette sorte de résurrection de ma bonne Mary ! Ses joues, long-tems si pâles, commençaient à reprendre les brillantes couleurs de la jeunesse et de la santé. Elle devenait de jour en jour, plus tranquille et plus gaie. Elle souriait, et ce n'était plus ce sourire effrayant de la souffrance d'esprit. Comme je la remerciais de la situation heureuse où je la voyais ! Ivre de joie ; je couvrais

de baisers ces roses nouvelles dont sa charmante figure s'embellissait, et qui annonçaient les progrès de son rétablissement tant désiré ; je la serrais dans mes bras : j'étais le plus heureux des hommes. Mary, lui disais je, vous m'avez sauvé du désespoir. Oh ! quelles alarmes j'ai éprouvées ! Pauvre créature ! combien tu as souffert ! je serai le meilleur, le plus attentif des époux. Que j'étais coupable ! Vous êtes un ange, ma bonne Mary, et je vous traitais comme une simple mortelle. Me le pardonnerez-vous ?

J'aurais voulu que ce tems heureux de paix et d'espérances, chaque jour réalisées, s'écoulât moins rapidement. Mary passa presque sans intervalle, de la tristesse la plus profonde, à une extrême

dissipation. Elle fit de nombreuses connaissances, voulut se trouver dans toutes les réunions publiques ; sa vie était un cercle de fêtes, de plaisirs, d'engagemens, de promenades. Elle riait, parlait, dansait et chantait sans cesse ; au moins je trouvais que cela était trop continuel, pour ne pas me donner quelques craintes. Cependant j'étais sur mes gardes, et je ne désapprouvais jamais ni ses amusemens, ni ses projets ; mais quelquefois je me figurais que cette vie si dissipée, et dont elle paraissait tant s'amuser, annonçait quelque prochaine altération de son esprit. Quelquefois je la conduisais dans des promenades solitaires où elle se plaisait beaucoup ; alors elle me regardait avec un

sourire si doux, si paisible, que j'oubliais mes craintes.

Mais moi, où en étais-je? quelle était ma situation! Loin de ma maison, de mes habitudes, forcé de renoncer à toutes celles de ma vie passée, autrefois le plus indépendant des hommes, je n'étais plus que le suivant assidu d'une jolie femme, que certes j'aimais beaucoup; mais j'avais toujours exagéré peut-être les devoirs et les prérogatives de mon sexe, et je me trouvais un peu déchu, dans mon nouveau rôle de mari courtisan, docile et attentif. Ma vie s'écoulait, et je ne vivais pas; une fatigante oisiveté dévorait mes heures. Je me comparais à ces personnages de romans, qui, subjugués par un enchantement qu'ils

ignorent, ne sont ni enfermés, ni enchaînés, et n'en sont pas moins prisonniers. Ils croyent jouir de leur liberté; mais il n'en est rien. Veulent-ils aller ou pensent-ils qu'ils vont d'un côté, il se trouve qu'ils ont été forcés de marcher dans une direction absolument contraire.

De toutes les villes du monde, Bath était celle que je détestais le plus. J'aimais les beautés de la nature, les plaisirs simples d'une vie tranquille, et les environs de Bath me déplaisaient, et la société qui s'y rassemblait, me déplaisait encore plus. Je n'étais pas encore corrigé de juger trop sévèrement les femmes; mes injustices, à leur égard, me paraissaient toujours des opinions bien fondées. Je me

disais trop souvent : Comment peut-on compter sur elles ? Je ne pouvais oublier tout-à-fait miss Cormorin, la marquise de *** et la comtesse de B.***, et je revenais toujours à mes soupçons et à mes craintes. Ces instans de mauvaise humeur ajoutaient encore à mes murmures sur ma situation actuelle.

Autrefois, me disais-je, des pensées graves, des projets utiles occupaient mon esprit. L'ambition, des desirs de célébrité agitaient mon cœur. Mon père et mon grand-père furent des hommes admirables. Ruffigny et Macneil, mes deux meilleurs amis, étaient aussi des hommes de cette trempe distinguée : s'ils ne firent rien pour la renommée, leur vie fut utile.

C'était ce que je voulais; point d'éloges, mais le contentement de moi-même, l'amitié de ceux qui me connaissent ; et, après moi, cette seule louange : Il n'a pas vécu en vain.

Que suis-je aujourd'hui ? un amant, et à mon âge ! je ne suis plus à moi; un autre être dispose de toutes mes facultés, et j'ai eu souvent à m'en plaindre et je m'en plains encore ; son caractère m'inquiète, sa beauté même mè tourmente, ses vertus ne me rassurent pas toujours ; je ne serai jamais heureux, jamais tranquille, et, après moi, que dira-t-on? Il fut l'amant de sa femme, et comme un héros de roman, il ne vécut que pour sa Mary. Il n'y a point de complaisance qui tienne à de sem-

blables idées, et la patience manque. L'amour peut embellir quelques années de notre existence ; mais toute la vie ! non. L'homme a une autre destinée à remplir. Il suffit que ce sentiment n'occupe pas toutes les facultés de son ame, pour lui prouver qu'il doit en faire un autre emploi, un emploi plus utile, plus honorable, et qui fasse aussi dire de lui : Il n'a pas vécu en vain.

CHAPITRE VII.

C'ÉTAIT à Bath que je devais suivre le second avis que Macneil m'avait donné. On se rappelle qu'il m'avait conseillé de m'environner de quelques-unes des personnes de ma famille, qui pouvaient mériter le mieux mes bienfaits et mes soins.

J'avais eu une parente d'un caractère assez singulier, et avec laquelle nous ne vivions pas. Depuis long-tems elle était morte. Elle avait épousé, en premières noces, un riche propriétaire du pays de Galles, dont le nom était Gifford : elle avait été fort mal-

heureuse avec lui. Belle, aimable, très-coquette, elle avait les passions vives, l'imagination exaltée, et sa conduite ne fut pas, à beaucoup près, sans reproches. Elle ne manquait pas d'esprit, ses reparties étaient promptes, ses observations justes, souvent piquantes, ses manières agréables, et quand elle le voulait, elle avait le ton de la meilleure compagnie. Toujours environnée d'adorateurs, elle s'en occupait plus que de sa réputation, et bientôt elle la perdit. Ses aventures eurent tant d'éclat, qu'enfin son mari en fut instruit, et demanda le divorce. Ce fut alors que ne se contraignant plus, elle acheva de se déshonorer. Elle avait loué à Londres une fort jolie maison, et elle y recevait

tous les jeunes gens à la mode. Pendant les poursuites du divorce, on lui avait alloué sur les biens de son mari un revenu considérable; mais lorsque tout fut terminé, elle n'en jouit plus, et il fallut y suppléer, en acceptant les offres des plus opulens de ses adorateurs. Tout cela dura peu, et M.me Gifford, sans fortune, sans amans, le cœur flétri, humiliée, misérable, se retira dans une petite ville du pays de Galles, peu éloignée du canton habité par mon père; et, quoique trop enlaidie pour figurer encore dans les cercles brillans de Londres, elle parut encore belle à Llanvesting. Elle fut recherchée; on vantait son esprit, on aimait sa conversation. Les femmes ne voyaient

pas cette belle Madeleine, on connaissait sa conduite passée ; mais les hommes pardonnent aisément les torts qui ne les intéressent pas, et M.me Gifford avait encore un peu de société.

Il y avait dans cette ville un M. Kenrick, chirurgien habile et très-considéré. Avec beaucoup de bon sens et de sagacité, il avait tant de simplicité dans le caractère, et tant d'ignorance des affaires de ce monde, que pour le tromper, il suffisait de le vouloir, et que, pour qu'il ne fût pas dupe, il eût fallu que personne n'eût intérêt à le duper. Aucune sévérité, point de défiance, nul soupçon ; c'était un enfant au milieu des hommes. Il était par-dessus tout cela, sujet à de fréquentes absences

de mémoire et d'esprit; mais, comme si un génie bienfaisant eût, par égard pour ses excellentes qualités, veillé sur toutes les actions de cet honnête homme, jamais ses distractions ne lui avaient été pernicieuses dans l'exercice de sa profession.

Ma digne parente vit bientôt tout le parti que l'on pouvait tirer d'un semblable personnage ; elle pensa que c'était là précisément le second mari qui lui convenait. Le pauvre diable n'avait peut-être de sa vie pensé ni à l'amour, ni au mariage ; mais M.me Gifford savait que tel homme qui paraît être le moins propre au rôle d'amant, peut, dirigé par une femme adroite, devenir un fort bon mari. Comme les belles dames de Llan-

vesting ne voulaient pas la voir, il n'y avait nul moyen de rencontrer l'honnête Kenrick ; mais ce léger obstacle fut bientôt levé. Une indisposition subite rendit nécessaires les visites du bon chirurgien ; et comme cette maladie était l'ouvrage de la dame, il lui fut facile de la prolonger, d'en varier les symptômes, de dérouter tellement la science de Kenrick, qu'il ne savait plus que multiplier ses visites, et c'était précisément ce qu'on voulait. Il était enchanté de la conversation de son aimable malade, et presque de sa maladie même. La bonne dame avait eu soin d'en choisir une qui n'eût rien de rebutant ; elle voulait bien paraître souffrante, mais point condamnée à l'être toujours ou trop long-tems.

Kenrick ne pouvait plus passer un seul jour, sans voir sa malade ; sa société lui était singulièrement agréable ; sur ce point, les dames du pays de Galles ne l'avaient pas gâté ; elles faisaient peu de cas de la conversation d'un homme qui, pour elle, n'était qu'un habile chirurgien ; mais Mme Gifford voyait plus loin : aussi Kenrick, sensible à ses éloges, touché de ses attentions, toujours étonné de ses aimables prévenances, fut-il bientôt séduit, trompé et marié. Hélas ! le tendre époux ne tarda pas à voir que Mme Kenrick ne ressemblait pas à Mme Gifford. Il supporta ses chagrins sans se plaindre ; mais il négligea son état, et ses revenus diminuèrent : ceux de Mme Gifford étaient peu

considérables, et elle aimait beaucoup la dépense. Celle qu'elle se permit de faire dès le commencement de son second mariage, donna lieu à quelques représentations de Kenrick; elles furent inutiles : la bonne dame était violente, opiniâtre, et Kenrick était doux, timide et faible. Bientôt elle se lassa même de son habitation, qu'elle venait d'embellir à si grands frais. Un beau matin, elle lit dans les papiers publics, qu'un très-habile chirurgien venait de mourir à Bath : aussitôt elle exige que son mari se présente pour le remplacer. Les talens de Kenrick auraient pu lui assurer, dans cette ville, une existence avantageuse; mais les extravagances de sa femme le perdirent : il tomba dans

le découragement, et mourut heureusement, avant de connaître les horreurs de l'infortune. Sa femme méprisée, pauvre, abandonnée, finit ses jours dans un atelier de paroisse.

M.me Kenrick laissait deux fils dont la destinée était assez malheureuse. L'aîné qu'elle avait eu de son premier mariage, portait le nom de Gifford, et avait été élevé dans l'opulence ; le second l'avait été du moins dans une honnête aisance, et tous deux étaient réduits à la mendicité. Il existait entr'eux la plus profonde antipathie. Gifford était d'une forte complexion. Sa figure déplaisait; son esprit était souple, insinuant; son cœur faux et méchant. Il n'avait que sept ans, lors-

que M.[me] Gifford se remaria, et elle n'avait jamais aimé cet enfant. Quant à lui, il détestait sa mère; il la regardait comme la cause de la perte de sa fortune et de ses espérances. Il était hypocrite; il savait dissimuler ses sentimens dénaturés, et sa mère avait fini par avoir pour lui une sorte d'affection. Lorsqu'elle se maria, elle lui parlait de la fortune de Kenrick, comme devant un jour lui appartenir; elle ne croyait pas avoir d'enfans de ce second mariage, et le petit drôle arrangeait déjà ses projets d'avenir, en conséquence de ces douces promesses. Aussi fut-il furieux, désespéré, quand sa mère devint grosse. Il fit mille projets affreux, et s'il n'eut pas eu aussi peur d'être

pendu qu'il avait envie d'être riche, il se fût rendu coupable de quelque crime. Agité, dévoré par ces horribles sentimens, il montrait cependant la plus grande douceur dans tous ses procédés, et il paraissait chérir l'enfant qu'il aurait bien voulu étrangler.

Mme Kenrick vécut cinq ans avec son mari. Lorsque Kenrick mourut, Gifford vit encore s'évanouir tous ses rêves de fortune. Le jeune Kenrick fut accueilli dans la maison d'un des parens de son père; quoique peu riches, ils en eurent le plus grand soin. Personne ne voulut avoir les mêmes égards pour Gifford : nouvelle raison pour lui de haïr sa mère. Quelque tems avant sa mort, je lui avais envoyé quelque secours;

mais, au milieu de la vie errante que je menais alors, je l'avais entièrement oubliée. D'ailleurs, les parens de son père auraient pu l'aider, je le croyais; mais ils la négligèrent, parce qu'ils la méprisaient, et ils traitèrent de même ses enfans.

Quand cette malheureuse créature fut reçue dans la maison de travail de la paroisse, les marguilliers lui proposèrent de placer son fils Gifford, comme garçon de charrue, chez un fermier voisin. Mais un ecclésiastique du canton, excellent homme, et fort instruit, qui avait vu par hasard Gifford, lui trouva des dispositions, le reçut chez lui, et se proposa de cultiver les heureuses facultés qu'il croyait apercevoir en cet enfant.

L'esprit de Gifford avait été profondément affecté par tant d'événemens malheureux. Il avait écrit, de concert avec sa mère, plusieurs lettres à divers parens de son père, et sans l'en prévenir, il avait aussi écrit à son père même. Dans toutes ces démarches, il montra une sagacité et une prudence bien au-dessus de son âge. Tant qu'il espéra quelque chose des parens de sa mère, il se montra, à son égard, bon, attentif, aimant; mais aussitôt qu'il vit qu'il n'y avait plus rien à attendre d'elle, ni de son père même qui le désavouait, tous les vices de son caractère éclatèrent. Il traitait indignement sa mère, l'accablait d'horribles reproches, et semblait jouir avec une infernale joie des

malheurs qui accablaient cette infortunée.

' Lorsque ce jeune homme fut admis sous le toît protecteur de l'honnête ecclésiastique qui semblait l'adopter pour son fils, ses inclinations vicieuses étaient déjà enracinées dans son cœur; mais il n'avait pas perdu son hypocrisie, et les espérances heureuses qu'il concevait, le rendirent plus doux, plus souple et plus insinuant que jamais. Pendant son séjour dans cette maison, son respectable protecteur tomba dangereusement malade, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à se rétablir. Peu de tems après, il apprit que le petit Gifford avait comploté, avec un procureur fripon, de s'emparer de toute sa

fortune, aussitôt qu'il serait mort, et de réduire ainsi à la misère sa femme et sa fille unique. Cette découverte décida M. Parkhurst à embarquer son protégé. Pendant ses voyages, il eut l'art de plaire à ses supérieurs. Il avait vingt-huit ans, lorsqu'à Bath, je l'invitai à venir chez moi, et il avait eu des aventures aussi multipliées qu'un Gilblas ou un Gusman d'Alfarache. Son mauvais génie le poursuivait toujours, et, malgré ses talens et son esprit, il n'y avait rien à espérer de lui; il était vicieux; et malheur à ceux qui avaient avec lui quelques relations. Mais ce ne fut que longtems après que j'appris à le connaître, et que l'on me raconta ces diverses particularités des premières années de sa vie.

CHAPITRE VIII.

Toujours décidé à suivre les derniers conseils que mon ami Macneil m'avait donnés, je les regardais presque comme des volontés testamentaires que je ne pouvais me dispenser de remplir; je voulais rapprocher de moi quelques-uns de mes parens, et je pensai aux deux fils de M.me Kenrick. Je n'avais jamais vu Gifford, dont la vie avait toujours été errante. Quant au petit Kenrick qui habitait la maison de ses parens, éloignée de la mienne tout au plus de vingt milles, je l'avais rencontré assez souvent. Il avait une jolie

figure, il était gai, plein de franchise, sa physionomie exprimait la candeur de son ame. Un de ses amis d'école était destiné par ses parens à entrer dans la carrière des armes. Ces deux enfans ne rêvaient qu'au bonheur de l'état militaire, et le petit Kenrick m'avait quelquefois, dans ses enfantillages guerriers, supplié très-instamment de le faire général. J'encourageais cette vocation naissante, et la dernière fois que je fus le voir, je lui portai un habit uniforme. Je n'ai jamais vu un plus joli soldat. L'éclat de ses regards, les brillantes couleurs de son teint, la douceur de sa voix, la vive sensibilité de son ame, si bien exprimée par la plus aimable physionomie, tout cela caractérise peu

ce qu'on appelle un vrai soldat ; mais ces grâces du premier âge, ne nuisent pas aux espérances d'un âge plus avancé, et formaient en lui une sorte de contraste qui le rendait encore plus intéressant.

J'écrivis en même tems à Gifford et à Kenrick de venir me voir à Bath. Le marin Gifford était, dans ce moment, sans emploi ; je me proposais d'en faire incessamment un capitaine de navire. Kenrick était soldat, et, d'après mon invitation, il demanda et obtint un congé de deux mois pour venir me voir. Quoique fils de la même mère, il était impossible de se ressembler moins que ces deux frères. Kenrick arrivà à Bath avec l'uniforme de son régi-

ment, et j'eus beaucoup de plaisir à le revoir. L'arrivée de Gifford ne m'en fit pas autant. Sa physionomie était repoussante ; il avait quelque chose dans le regard qui semblait m'avertir de me méfier de lui. Plus âgé de dix ans que Kenrick, et avec un caractère très-prononcé, tel qu'on devait l'attendre de celui qui, dans son enfance, avait montré une intelligence si prématurée, tous ses traits me paraissaient avoir une expression dure, sévère, et qui n'annonçait aucune de ces heureuses dispositions franches, libres, ouvertes, qui distinguent la jeunesse. En le voyant, je me dis : M. Gifford, vous ne resterez pas même une semaine entière avec moi.

Telles furent les premières im-

pressions que j'éprouvai en recevant ces deux jeunes gens; mais en les observant mieux, je ne pensai pas long-tems de même. Kenrick avait une gaîté si vive, qu'elle s'accordait peu avec la gravité de mon âge et mes rêveries habituelles. Gifford, au contraire, me parut grave et réfléchi; il avait beaucoup lu, beaucoup médité; il parlait bien, et montrait un très-bon jugement. Ses opinions sur un grand nombre de sujets, s'accordaient toujours avec les miennes, et il avait une souplesse dans l'esprit qui, en ne lui laissant négliger aucune occasion de flatter mes goûts, d'approuver tout, de se conformer à tout, le rendait d'autant plus aimable à mes yeux, qu'ayant toujours vécu

seul, soit chez moi, soit dans mes voyages, je me trouvais plus exposé à cette sorte de séduction qui résultait d'une complaisance dont rarement j'avais connu les charmes;

Quelques jours après leur arrivée, mes deux jeunes gens prirent naturellement la place qui leur convenait chez moi. Kenrick qui n'avait aucun dessein secret, n'était occupé que du desir de me plaire par la complaisance la plus attentive. Gifford, qui, du moment où il arriva, se promit d'établir sur moi son funeste ascendant, se conduisait d'après cette secrète et constante intention. C'est une chose inconcevable que la facilité avec laquelle il parvint si promptement à effacer en moi l'impression désagréable,

et les préventions fâcheuses que j'avais éprouvées. Ce regard faux, cette mystérieuse expression de sa physionomie, tout ce qui m'avait d'abord déplu en lui, fut oublié. Il eut bientôt fait ses dispositions relativement à tout ce qui m'entourait. Son admission chez un homme riche, dont il était le plus proche parent s'il n'avait point d'enfans, fut une grande époque de sa vie. Il ne s'agissait plus pour lui que de savoir comment il pourrait s'assurer de ma fortune. Kenrick l'inquiétait peu; il voyait en lui bien moins un rival à craindre, qu'un homme dont il pouvait disposer, pour faire réussir ses projets. Mary était enceinte; mais elle était si peu avancée dans sa grossesse, que

Gifford ne s'en doutait pas ; mais lorsqu'il le sut, ce fut particulièrement contre cet enfant, qui n'existait pas encore, qu'il dirigea toutes ses intrigues ; lui-même avait été déshérité peu de mois après sa naissance, et il voulait s'emparer de la fortune de mon enfant, pour se dédommager du riche héritage qu'il avait perdu par la faute de sa mère. Cette exhérédation dont il se proposait d'accabler celui dont il maudissait la future existence, ne pouvait-elle avoir lieu encore, dans cette circonstance, par les mêmes causes apparentes ou réelles ? Ce fut d'après ce plan que Gifford commença à agir.

Un de ses moyens, lorsqu'il voulait nuire à quelqu'un, était

de lui montrer le plus sincère attachement ; il parvenait ainsi à connaître ses secrets ; il obtenait sa confiance, et la conservait jusqu'au moment où il pouvait en abuser. Gifford détestait Kenrick, mais il réussit bientôt à lui persuader qu'il n'avait jamais eu un meilleur ami. Comme il avait dix ans de plus que lui, il prit à son égard, le ton d'un mentor bien affectionné, et il prodiguait à ce pauvre Kenrick, des conseils, des instructions que semblait lui inspirer le sentiment le plus tendre, et dont cet excellent jeune homme était bien reconnaissant. Cette conduite, en apparence si désintéressée, acheva de me donner de Gifford l'opinion la plus favorable ; mais les remontrances ami-

cales de ce fourbe avaient un but funeste, et, pour y parvenir, il voulait tirer parti de l'opposition qui existait entre la gravité de mon caractère et la légèreté d'esprit du bon Kenrick.

Vous croyez, lui disait-il, en voyant notre parent toujours sérieux, que vous devez, en sa présence, modérer votre gaîté; vous avez tort, et, en agissant ainsi, vous perdrez son amitié. Il me disait l'autre jour, qu'il avait mauvaise opinion d'un jeune homme qui veut se donner les apparences d'une raison toujours équivoque, lorsqu'elle est prématurée. La jeunesse, ajoutait-il, est l'âge d'une aimable étourderie, et les torts légers qu'on lui pardonne, sont quelquefois les garans les plus

sûrs des avantages qu'elle doit espérer de l'avenir.

Au reste, mon ami, je vous préviens que Fleetwood déteste l'hypocrisie, à un excès tel que la moindre contrainte du caractère, lui paraît annoncer tous les défauts de la dissimulation. Souvenez-vous aussi, mon cher Kenrick, que tout homme constamment grave, est dévoré d'ennui, et qu'il sait gré à tous ceux qui, par leur gaîté, parviennent à lui donner quelques instans de distraction ; montrez-vous donc tel que vous êtes, Kenrick, vif, enjoué, et vous lui plairez toujours.

Que résultait-il de ces avis sages et généreux ? j'étais sans cesse tourmenté par les gaîtés, les folies du jeune et bon Kenrick.

Bientôt aussi Gifford avait parfaitement jugé mon attachement pour Mary, et ce fut encore l'objet de quelques autres conversations insidieuses qu'il eut avec son frère. Notre parent, lui disait-il, a passé dans le célibat une grande partie de sa vie; à l'âge où les hommes commencent à sentir le besoin de la tranquillité, et à en connaître le bonheur, il s'est marié. Vous sentez, mon ami, combien cette conduite est ridicule, et Fleetwood n'a pas tardé à s'en repentir. Tel est le vrai motif qui l'a déterminé à nous appeler près de lui. Il voudrait rendre un peu plus agréable sa vie domestique, et sur-tout prévenir l'ennui qu'il redoute pour sa femme. Tâchez par votre gaîté, de la distraire un

peu de cette monotonie des habitudes d'une maison, dont le maître, par sa gravité et ses occupations sérieuses, a aussi besoin de mes soins. Mon caractère un peu réfléchi et plus tranquille que le vôtre, me rend propre à cet emploi. Amusez sa femme par vos saillies aimables, tandis que moi, dans mes graves entretiens, je tâcherai de plaire à notre parent, et son amitié pour nous saura apprécier les efforts que nous ferons pour rendre sa vie aussi heureuse qu'elle peut l'être, dans la situation où il se trouve, par un mariage dont la prudence de son âge aurait dû l'éloigner à jamais.

Ces représentations produisaient tout leur effet sur l'esprit de Kenrick. Il aurait pu, cependant, s'a-

percevoir, dix fois par jour, de l'impatience que me causaient ses étourderies; Mais Gifford l'entraînait, et il ne voyait rien. Bon, aimable, doux et attentif, il avait, et sans l'intention d'en abuser, sans aucun but coupable, toutes ces qualités qui plaisent aux femmes. La vie un peu dissipée, quoique toujours irréprochable, dans laquelle Mary s'était pour ainsi dire jetée, en sortant de cette profonde mélancolie qui l'accablait à notre arrivée à Bath, favorisait aussi les vues perfides de Gifford, et multipliait les occasions où Kenrick croyait devoir encore redoubler ses assiduités près de ma femme. Des visites continuelles, jamais un instant de calme; je ne reconnaissais plus

ma maison ; je ne savais où m'y réfugier ; et ce qui me tourmentait encore plus, c'est que de tems à autre, je croyais remarquer dans les regards de Mary, quelques symptômes de cette maladie qui avait nécessité notre départ du Merionetshire, et je n'osais me permettre la moindre remontrance. Souvent, pour éviter ce tumulte des visites, je m'éloignais avec Gifford, et nous avions ensemble de longues et fréquentes conversations : c'était ce qu'il voulait. Ces entretiens ne faisaient qu'accroître et assurer l'empire qu'il prenait sur moi. Quelquefois je le priais de parler à son frère, et de l'engager à se montrer un peu plus raisonnable ; il me le promettait, il lui parlait effectivement ;

mais l'on sait déjà ce qu'il lui disait, et le bon effet que cela devait produire.

Ma confiance en Gifford s'augmentait de jour en jour, et je n'avais pu m'empêcher quelquefois de lui ouvrir mon cœur sur un sujet qui aurait dû m'être sacré, et sur lequel il n'est jamais permis de s'entretenir avec un étranger. C'était cependant, sans en avoir fait le projet, sans en attendre même aucune consolation, que j'eus l'imprudence de lui parler de mes inquiétudes, de mes craintes relativement à ma femme. Ce fut par une sorte de premier mouvement d'irritation, dont je ne fus pas le maître, et pardonnable peut-être dans l'état d'agitation continuelle où je vivais. Gifford était le seul

homme avec qui je causais avec confiance; et quel est celui qui dans ma position, n'aurait pas eu le même tort? J'aimais Mary, je l'aimais à l'excès; la voir heureuse était mon seul desir; et je me plaignais d'elle! et je confiais les peines dont mon cœur était déchiré! Et à qui dévoilais-je ainsi les chagrins secrets de ma vie? Gifford les connut, et quels avantages n'espéra-t-il pas recueillir de mon imprudence!

J'aimais aussi le bon Kenrick. Je remarquais dans toute sa conduite, à mon égard, quoiqu'un peu légère et inconsidérée, tant d'affection et de sensibilité! Il était si heureux, lorsqu'il pouvait me rendre service! Dans toutes ses actions, il était si

compatissant, si empressé à secourir l'infortune ou à la plaindre, que souvent, en maudissant la vivacité, l'impétuosité même de son caractère, je rendais justice aux excellentes qualités de son cœur. Mais combien j'étais quelquefois tourmenté par une réflexion dont j'avais toujours peine à me défendre, lorsque je voyais Mary et Kenrick assis, l'un près de l'autre, soit au déjeûner, ou dans d'autres occasions. Tous deux étaient d'une beauté presque parfaite; tous deux avaient cette heureuse physionomie qui semble être animée par la réunion de toutes les qualités de l'ame, et je ne pouvais m'empêcher de me dire : Un peintre qui voudrait représenter Romeo et Juliette,

lorsqu'ils paraissent en présence de Friar Laurence, pour être unis par le plus saint de tous les nœuds, serait trop heureux d'avoir pour modèles Kenrick et Mary.

CHAPITRE IX.

Le bon Kenrick, d'après les perfides conseils de Gifford, redoublait d'attention et de soins à l'égard de ma femme. La pureté de son cœur, qui attestait l'honnêteté de ses vues, ne lui laissait pas même imaginer qu'il fût possible d'en soupçonner les intentions. Je revenais un soir de la promenade avec Gifford, qui paraissait chercher tous les moyens de me distraire : il était près d'onze heures ; j'allais rentrer à la maison, sans attendre Gifford qui m'avait quitté un instant, pour parler à quelqu'un de sa connais-

sance. Une femme, très-bien vêtue, vient à moi : autant que j'en puis juger dans l'obscurité, sa tournure était noble et élégante. Elle avait sur la tête un long voile qui ne permettait de distinguer aucun de ses traits. Elle sortait de la salle de bal, avec un grand nombre de personnes, dont quelques-unes, voulant profiter de la fraîcheur d'une belle soirée, retournaient chez elles à pied; d'autres suivaient dans leurs chaises à porteurs. Ma belle inconnue était avec une autre dame dont elle se sépara, pour m'aborder. Si je ne me trompe pas, me dit-elle, votre nom est Fleetwood. — Oui, Madame. — Pardonnez-moi, ce que ma démarche peut avoir d'extraordinaire à vos yeux. J'ai peut-être

tort, je devrais me taire ; mais l'occasion m'a paru si favorable, que j'ai cru devoir la saisir. Ne vous affligez pas. J'ose croire encore que ce serait sans motif ; mais permettez-moi seulement de vous donner un avis. — Pour Dieu, Madame, de quoi s'agit-il ? qu'est-il donc arrivé ? — Je vous avoue, Monsieur, que je ne puis approuver la conduite de M.me Fleetwood, et du jeune Kenrick. Ils étaient ce soir au bal, et véritablement il y a plus que de l'imprudence et de la légèreté dans les assiduités de l'un et l'étourderie de l'autre. Tout le monde les remarquait avec une sorte d'indignation. Je sais que vous comblez de bontés ce jeune officier qui est votre parent, et je vois

avec douleur à quel point vous vous aveuglez sur tout cela. Ouvrez les yeux, Monsieur, peut-être il en est tems encore.

Après m'avoir parlé ainsi, l'inconnue me quitta, rejoignit sa compagne, et toutes deux se perdirent dans la foule des personnes qui sortaient du bal. Je ne les aperçus plus, et j'avais été tellement étonné de ce que cette femme venait de me dire, que je ne songeai pas même à la suivre. Et qu'en aurais-je appris? elle paraissait n'avoir que des soupçons, et elle m'en avait dit assez pour être sûr qu'elle n'avait rien à m'apprendre de plus. Devais-je interroger quelques-uns de ceux qui avaient été à ce bal? Et à qui me serais-je adressé? Je ne connaissais per-

sonne ; et d'ailleurs, quel est le mari qui ose faire de semblables questions? J'aurais mieux fait de mépriser même cet avertissement anonyme ; mais je ne le pouvais. Quoi ! me disais-je, Kenrick et ma femme se sont donc, pour ainsi dire, donnés en spectacle ! toute la ville parle de cette scène ! Et je me rappelai le bal de Barmouth, et les assiduités de Mathæus. Cette idée me poursuivit dans mon sommeil, dans mes rêves ; je voyais Kenrick et Mary à ce maudit bal ; j'entendais ce qu'on disait d'eux : le désespoir de ces songes affreux ne se dissipa pas au réveil ; mon cœur était torturé : aucune réflexion consolante ne se présentait à ma pensée.

L'heure du déjeûner arriva.

Kenrick et Mary m'attendaient. Je cherchais le trouble, la honte dans leurs physionomies, et je n'y vis jamais plus de calme et de sérénité. Je fus frappé de cette tranquillité, pour ainsi dire angélique, qui se manifestait dans tous leurs traits. Presque honteux de la fureur qui devait éclater dans mes regards, je les portai successivement sur les divers meubles de l'appartement, et il se présenta dans cet instant à ma pensée un contraste qui me rendit un peu la faculté de réfléchir, et me sauva d'un premier mouvement que je me serais vivement reproché. J'étais loin d'avoir le moindre soupçon contre mon ami, mon confident Gifford; mais je me disais : Sous ce teint olivâtre, sous les

rides prématurées que les fatigues et les voyages ont tracées sur ce front sombre et sourcilleux, l'hypocrisie pourrait facilement se cacher; mais dans ces deux êtres, où se placerait-elle? tout est transparent et pur dans ces regards pleins de candeur, tout est céleste dans tous les traits de ces douces physionomies où brille la paix de l'ame. O Mary! si tu es fausse, dissimulée, le ciel s'est joué de tout ce qu'on respecte, de tout ce qu'on aime, car il t'en a donné les apparences, et t'en a prodigué tous les charmes.

Lorsque l'imagination est frappée de jalousie, les moindres circonstances y ajoutent encore. Mary avait-elle oublié quelque chose dans un appartement voisin,

Kenrick l'apportait aussitôt. Voulait-elle aller à la promenade, Kenrick était prêt à l'accompagner. Il avait une voix agréable, et chantait fort bien ; Mary le priait sans cesse de chanter, et elle-même, qui jusqu'alors avait montré fort peu de goût pour la musique, passait des heures entières à entendre Kenrick, ou à chanter avec lui. Quelquefois, c'était la danse qui les occupait; c'étaient de nouveaux pas qu'il s'agissait d'apprendre ; c'était pour moi un supplice continuel. Gifford dont ils suivaient les conseils, les engageait à continuer de même. Si quelquefois ma sombre mélancolie les inquiétait, il leur disait que ce n'était que par leurs gaîtés, leurs jeux, qu'ils parviendraient à me

distraire. Comme ils le voyaient souvent seul avec moi, ils avaient en lui la plus grande confiance; en un mot, il paraissait être pour eux et pour moi, le bon génie de la maison, toujours occupé des moyens d'y conserver la paix, d'en éloigner les inquiétudes, et d'être utile à tous.

J'ai déjà dit qu'entraîné par les inquiétudes qui me tourmentaient, j'avais eu l'imprudence coupable de me plaindre à Gifford de la légèreté du caractère de ma femme. En pareil cas, c'est le premier mot coupable sur ce sujet, qui déchire le voile sacré dont la probité conjugale doit couvrir ces nuages, ces inquiétudes qui doivent se dissiper dans le silence, et dans l'intérieur du

ménage. Ayant été si loin, pouvais-je m'arrêter et ne pas parler à Gifford de mes nouvelles craintes relativement à Kenrick? L'infame Gifford en parut d'abord très-étonné. Ensuite il me dit que non-seulement il ne concevait pas de semblables soupçons, mais qu'il jurerait sur tout ce qu'il y a de sacré, qu'ils étaient injustes. Comment, ajoutait-il, pouvez-vous douter de l'honnêteté de Kenrick? sa gaîté même en est la preuve. Pauvre Kenrick! Au reste, continuait-il, je suis bien-aise que vous m'en ayez parlé; c'est dès le commencement d'une injustice, qu'il faut s'empresser de la reconnaître. Vous vous reprocherez d'avoir ainsi troublé votre repos, vos sentimens pour une femme ado-

rable, la confiance que vous devez avoir en elle, et le bonheur dont vous devriez constamment jouir. Quelle serait votre existence, si vous ne repoussiez pas de semblables craintes !

Je lui parlai de la femme qui m'avait donné cet avis mystérieux, à la porte de la salle de bal. Il parut réfléchir profondément. — La connaissez-vous, me dit-il ensuite. — Non. — Avez-vous quelques soupçons à cet égard ? — Aucun. — Cela est bien étrange. Quelles pouvaient être les vues de cette femme ? Aurait-elle voulu, en vous éloignant de Mary, fixer votre attention sur elle-même ? Quels ennemis M.me Fleetwood et Kenrick pouvaient-ils avoir à Bath ? Personne ne les connaît. — Ah !

Gifford, laissez là toutes ces questions. Je ne doute nullement de l'innocence de ma femme. Vous m'alarmeriez encore davantage, en poursuivant cet examen; je suis tranquille. — Vous avez raison, oh! bien raison, Monsieur; tous deux méritent votre confiance. — Mais, Gifford, quelle est donc cette femme dont la funeste voix me poursuit toujours? — Et que vous importe? le monde est rempli de gens dont l'affreuse malignité se plaît à troubler la paix des familles; cette femme est de ce nombre; oubliez-la; oubliez ce qu'elle vous a dit. — Oh! Gifford, que je suis à plaindre! Je ne soupçonne ni M.me Fleetwood, ni votre frère; cependant mon imagination malade est constam-

ment frappée de tout ce que cette inconnue a vu, ou dit avoir vu. Gifford! ayez pitié de moi; oh! oui, pitié de moi. Il ne me suffit pas qu'ils n'aient pas été coupables; mais si Mary a souhaité un seul instant que le lien qui nous unit, fût rompu ou n'eût jamais existé; *notre acte de divorce est porté au tribunal des ames.* Pourquoi sont-ils toujours ensemble? Et cette familiarité! et cette satisfaction! et cet empressement continuel! — Eh! Monsieur, cela prouve encore leur innocence; le crime est plus prudent; tout l'inquiète. — Après l'airain, ce qu'il y a de plus insensible c'est le crime. — Modérez-vous donc; le désordre de vos idées m'effraie. Soyez tranquille, je parlerai à

mon frère. — Et que lui direz-vous ? Voulez-vous l'avertir d'être coupable avec plus de prudence ? Non : il faut que je connaisse la vérité ; autrement je serai toujours plus malheureux, plus tourmenté.

Je ne sais quel fut le parti que Gifford prit dans cette circonstance ; mais tous mes sujets d'inquiétudes se renouvelèrent encore plus fréquemment, et c'est ce qui arrivait toujours, quand j'en avais parlé à Gifford. On en sait la raison, et quelle était dans cette circonstance la conduite perfide de Gifford. Au reste, il eût été bien difficile à Kenrick et à Mary, malgré tout le desir qu'ils en avaient, de me rendre la tranquillité, et de deviner ce qui la troublait. Etaient-ils gais, je pa-

raissais mécontent. Voulaient-ils être plus sérieux, j'étais encore de plus mauvaise humeur, parce que je supposais qu'ils s'apercevaient de mes peines, et je ne voyais alors dans leur conduite qu'une coupable dissimulation.

Huit jours après, il fut encore question d'un bal. Aussitôt je forme mille plans, je ne m'arrête à aucun. Irai-je moi-même observer leur conduite ? Comment le pourrai-je ? J'en parlai à Gifford. — Si vous y allez, me dit-il, vous découvrez l'affreuse jalousie qui vous tourmente. Et il y a encore une autre difficulté : croyez-vous qu'en vous voyant, ils s'exposeront à vos reproches ; ils s'observeront davantage, et vous n'en serez pas plus instruit. — Gifford ! vous êtes

mon ami, rendez-moi le service d'aller à ce bal, tâchez qu'ils ne s'apercoivent pas que vous y êtes, et examinez leur conduite. — Moi ! Monsieur; je serais leur espion ! j'entrerais dans un complot contre mon frère ! Que voyez-vous en moi qui vous donne lieu de croire que je puisse en être capable ? — Je vous remercie, Gifford; vous m'éclairez. Je vois que vous en savez plus que vous ne voulez en convenir. Si vous ne les croyiez pas coupables, vous n'hésiteriez pas à saisir cette occasion de me prouver leur innocence, et, en m'assurant de la vérité par ce moyen qui est le seul, vous feriez renaître la paix dans ma maison; mais vous avez des craintes. — Non, sur mon

ame, je les crois innocens; je n'en ai jamais douté, et, pour vous convaincre de ma sincérité, je consens à ce que vous désirez.

Aussitôt après le bal dont j'attendais la fin avec la plus douloureuse impatience, j'emmenai Gifford dans mon cabinet, dont je fermai soigneusement les portes. Nous nous assîmes près de la table, et je fixai mes regards attentifs sur Gifford. Il paraissait accablé de douleur. — Gifford, parlez donc, qu'avez-vous donc vu? qu'avez-vous à me dire. Il ne répondit pas. Ah! continuai-je, votre silence m'en dit assez. — Non, ce n'est rien; vous avez tort; mais remettons à demain notre conversation. — A cette heure même, dans cet instant!

c'est le moment fatal de ma terrible destinée. Gifford ! Gifford ! sur votre repos éternel, je vous défends de me tromper.

Ce malheureux me fit alors l'histoire la plus désolante, la plus artificieuse. Tout ce qui pouvait blesser mon imagination, accroître mes soupçons, me tourmenter à jamais, était arrangé de manière à ne paraître raconté que dans l'affligeante impossibilité où Gifford se trouvait de se taire. Il semblait même, en torturant mon cœur, vouloir le ménager. Il excusait avec affectation, ceux qu'il calomniait avec tant de perfidie ; et, prenant le ton de la plus profonde sensibilité, il termina ainsi son horrible mensonge : Le voilà donc rempli ce devoir funeste et

le plus pénible de ma vie. Vous avez abusé de votre ascendant sur moi et de mon attachement pour vous ; mais n'exigez plus rien de semblable, j'aurais le courage de vous désobéir. Qu'ai-je fait ? j'ai donc été l'espion et l'accusateur de mon frère ! Au nom de Dieu, Monsieur, que jamais mon nom ne soit prononcé dans cette affaire, et que ne puis-je oublier ma fatale complaisance, vos ordres et mes torts !

Dix fois, pendant le récit de Gifford, j'avais été tenté de sortir et d'accabler de reproches ces deux coupables. Gifford me retenait ; cependant je fus jusqu'à la porte du salon : mais heureusement je trouvai la femme-de-chambre de Mme Fleetwood qui me dit que sa

maîtresse venait de monter dans sa chambre, et que Kenrick était resté dans le salon.

Quand j'entrai chez Mary, elle dormait déjà profondément. Je m'approchai doucement, je tirai ses rideaux, je la contemplai. C'était l'image de la plus parfaite tranquillité; sa tête était appuyée sur son bras; son sommeil était si doux! sa physionomie si paisible! C'est ainsi que dormait l'innocence, quand le crime ou la crainte n'avaient pas encore troublé la paix de l'homme.

Je me jetai dans un fauteuil; je ne savais à quelle pensée m'arrêter; toutes me troublaient; aucune ne satisfaisait ni la volonté de trouver Mary coupable, ni le desir de la justifier. Cependant je

me disais quelquefois : Peut-on être criminelle avec un caractère aussi parfait? l'hypocrisie a-t-elle ces apparences de franchise et de bonté? le vice a-t-il le sourire des anges? Oui, reprenais-je ensuite, dans le trouble horrible où j'étais : Tel est le monde que j'habite : des ouragans, des tempêtes, des volcans, voilà ses beautés. La destruction caractérise l'éternelle hypocrisie de la nature elle-même, qui nous trompe sans cesse, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Tourmenté par ces terribles pensées, je sortis furieux de ma chambre, et je retournai dans le cabinet où j'avais entendu l'affreux récit de Gifford.

Non, me dis-je, après quelques instans de réflexion, je n'outra-

gerai point la fille de Macneil sur de simples soupçons ? N'ai-je pas promis d'être le protecteur de cette malheureuse orpheline ? Oui, Mary, je sens que ma destinée est pour jamais unie à la tienne. Le nœud sacré qui nous a joints à l'autel, enchaîne toute ma vie. Sans toi, sans ton cœur, il faut que je cesse de vivre.

Il ne me reste dans ce moment qu'une seule chose à faire, c'est d'éloigner celui qui trouble ma tranquillité. Aussitôt qu'il sera parti, mes idées se calmeront, mes soupçons injustes se dissiperont. Je verrai mieux quelle doit être ma conduite pour l'avenir. Oui, il faut qu'il parte.

CHAPITRE X.

Il s'agissait d'imaginer un motif pour envoyer Kenrick dans le Westmorland, et de le faire partir le jour même. Je fus chez lui aussitôt qu'il fut levé, et je lui dis que j'avais reçu des lettres qui nécessitaient un voyage qu'il m'était impossible de faire dans ce moment; je le priai de vouloir bien se charger de terminer cette affaire. Kenrick m'écouta avec cette attention et ce desir d'obliger, qu'il montrait dans toute les occasions; cependant il était aisé de voir que ce voyage ne lui plaisait guère. — Reviendrai-je à

Bath, me dit-il, lorsque j'aurai exécuté vos ordres dans le Westmorland ? — Non, j'ai encore besoin de vous dans le Merionetshire, et votre congé sera alors expiré, il faudra rejoindre votre régiment. —

Au déjeûner, j'examinai la contenance de Mary et de Kenrick. Il me fut aisé de voir que ma femme était déjà instruite du départ de mon parent; tous deux étaient fort tristes. Après un moment de silence général, Mary me dit : Nous allons donc perdre mon cousin. — Cela est nécessaire, ma chère, lui répondis-je; il m'est survenu une affaire qui rend indispensable le départ de Kenrick. — J'en suis fâchée, répliqua Mary; nous espérions qu'il passerait deux mois avec nous ! Edouard,

continua-t-elle, en s'adressant à Kenrick, j'espère que vous ne nous oublierez pas. —Oh! jamais, tant que je vivrai. Le tems du déjeûner s'écoula dans les assurances réciproques et franchement exprimées, de leur attachement. Je sortis, et j'appelai Kenrick, pour lui donner les instructions relatives à son voyage. Je lui tendis ensuite la main, quoique d'assez mauvaise grace; il la serra affectueusement dans les siennes, en me disant: Mon cher oncle (c'est ainsi qu'il se plaisait souvent à me nommer, et il nommait aussi Mary, sa tante: cette circonstance bien légère, en apparence, était cependant encore une preuve de la pureté de ses intentions), mon cher oncle, je suis bien affligé de vous

quitter. Je vois que je vous ai déplu. Je suis un étourdi ; oh ! pourquoi ne puis je donc être raisonnable et grave comme mon frère ? Mes folies vous ont irrité contre moi ; mais vous cesseriez bientôt de l'être, si vous pouviez lire dans mon cœur. Mon cher oncle, pardonnez-moi ; je vais partir ; je ne vous impatienterai plus. Dites-moi seulement que vous m'aimez toujours. . . . .

J'étais ému, je le regardai avec attendrissement, et je lui dis : Que Dieu te protège, mon enfant ; qu'il te bénisse ; qu'il te récompense ; et je sortis de la chambre. Lorsque je fus seul, je m'écriai : Ah ! voilà bien le triomphe de l'innocence ; non, il est impossible, avec un accent aussi

touchant, des expressions aussi simples et aussi affectionnées, d'avoir un cœur coupable ; le mien bondissait de joie. Heureux ! heureux Fleetwood ! me disais je, comment répareras-tu tes torts à l'égard de ces deux excellens êtres que tu as si cruellement offensés ? Je voulais révoquer les ordres de départ ; mais non ; mon premier soin devait être de ne rien négliger, pour assurer la paix de mon âme, et en éloigner à jamais de semblables injustices. Je revins à Kenrick, et je le serrai dans mes bras. Pars, mon ami, cela est nécessaire, mais sois sûr de mon amitié ; mon cœur te suivra partout. — Je vous remercie, mon bon oncle, vous m'ôtez un poids qui pesait cruellement sur ma poi-

trine ; mais pourquoi donc étiez-vous fâché? —Ne m'en parle plus ; c'est un mal-entendu, une erreur ; ne t'inquiète pas. Que Dieu t'accompagne ; adieu. Et nous nous séparâmes.

Kenrick prit aussi congé de son frère, de la manière la plus affectionnée, et Gifford de son côté, prodigua toutes les assurances du plus tendre attachement. Tous deux pleurèrent en se quittant. Grand Dieu ! vous lisiez au fond de leurs cœurs ! Kenrick n'avait plus qu'une heure à donner, et il la consacra à Mary. Ils sortirent ensemble, et je n'en conçus pas la moindre inquiétude ; ce fut un simple mouvement de curiosité qui me décida à suivre leurs pas. Ils allaient vers l'église de l'ab-

baye, et ils s'y arrêtèrent près de la tombe où reposait le père de Kenrick. Je fis un petit circuit, et je les rejoignis, comme si le hasard seul m'eût conduit en ce lieu.

Mon oncle, me dit Kenrick, je suis bien-aise que vous soyez venu ici. J'ai fait plus d'un pélérinage à ce tombeau, et ma tante a voulu que je l'y accompagnasse, avant mon départ de Bath. Lisez le nom gravé sur cette pierre, c'est tout ce qui me reste de l'homme de bien qui n'est plus. Je n'avais que trois ans, lorsqu'il mourut; je n'en ai aucun souvenir; mais son nom rappelle toujours celui de ses vertus, à toutes les personnes qui l'ont connu: lorsqu'elles prononcent ce nom, il semble que

l'ange qui veillait sur lui, les inspire. Quel homme, disent-elles, fut meilleur, plus habile et plus compatissant ! Quelle douceur dans ses regards ! quelle attention dans ses soins ! Que de bienveillance et de charité dans toutes ses actions. Jamais mon père ne proféra un mensonge; jamais de dissimulation dans ses regards et dans ses discours. Mon oncle, croyez-moi, je suis, à cet égard, digne de lui. On ne dira pas de moi : Il fut savant, il fut habile; mais on dira : Il fut bon, il fut vrai comme le vieux Kenrick. Je ferai peut-être encore bien des extravagances; mais des perfidies, des noirceurs, des actions basses, oh ! jamais ! jamais !

Cet éloge naïf et franc, que le

bon Kenrick faisait de lui-même ; nous toucha jusqu'aux larmes. Comme je me reprochais mes soupçons ! comme je me promettais de ne plus me laisser entraîner par de semblables inquiétudes ! Toute la famille environnait Kenrick, lorsqu'il monta à cheval. En passant près de Mary, il prit sa main, la porta à ses lèvres, et lui dit : Souvenez vous de moi. Un instant après nous le perdîmes de vue.

J'éprouvai alors, et cela m'est toujours arrivé dans de pareilles circonstances, autant d'empressement à réparer mes fautes que j'en ai, pour ainsi dire, quelquefois à les commettre. Je ne pouvais me pardonner mes torts à l'égard de Kenrick. Je n'étais occupé que des moyens de l'en venger par mes

bienfaits. Je lui achetai une lieutenance ; j'augmentai la pension que je lui faisais, et je l'en prévins par la lettre la plus tendre. Sa réponse ne l'était pas moins. Il y exprimait de la manière la plus touchante son respect et sa reconnaissance.

Ma conduite avec Mary se ressentait de la paix et des heureuses dispositions de mon esprit dans cette circonstance. Quoique ma femme n'eût pas été informée de mes torts, je ne me les reprochais pas moins vivement. Honteux de mes soupçons, j'aimais encore plus celle qui en avait été l'objet, et pouvait en être la victime. Le départ de Kenrick, que cependant nous regrettions tous, avait rétabli la tranquillité dans notre mai-

son. Mary même paraissait mieux, et ces symptômes d'une maladie qui m'avait tant alarmé, ne se manifestaient plus. Nous n'avions jamais été si heureux. Je ne négligeais rien pour lui plaire ; je prévenais tous ses desirs : il semblait qu'une nouvelle sympathie s'était établie dans nos sentimens, dans nos pensées, dans nos actions. Ce que l'un voulait, était déjà la volonté de l'autre.

Tandis que je m'occupais de l'avancement de Kenrick, je pensais aussi à celui de Gifford. Dans aucun tems de ma vie, je ne sentis plus vivement le desir et le bonheur de faire du bien. J'aurais voulu combler de bienfaits toutes les personnes de ma famille. Je m'écriais quelquefois : O Macneil !

que vous aviez raison ! Que je vous remercie de vos bons avis ! Je leur dois quelques bonnes actions.

Gifford me félicitait souvent de l'heureux changement qui s'était fait en moi ; il me rappelait qu'il avait toujours pensé de même à cet égard, et qu'il n'avait jamais partagé les injustes soupçons, qui enfin, s'étaient si heureusement dissipés. Mais au fond du cœur, l'infame était tourmenté, et son adroite hypocrisie lui laissait à peine la force de dissimuler ses horribles sentimens.

Quelque tems après le départ de Kenrick, je fis l'acquisition d'une maison près de la ville de Newbury, dans le Berkshire. J'avais pris Bath en aversion, et j'attribuais à cette antipathie insurmon-

table, les désagrémens et les instans d'humeur que j'y avais fréquemment éprouvés, et dont Gifford était la cause ; mais je l'ignorais. Mary était devenue un modèle de raison et de prudence ; elle pressa notre départ pour cette campagne, quoique nous fussions alors en hiver, dans l'intention, disait-elle, de me faire oublier les contrariétés qu'elle n'avait pu m'éviter, au milieu de la vie dissipée que nous menions à Bath. Une autre circonstance ajouta encore à l'empressement que Mary avait de se rendre dans notre nouvelle habitation. M. Scarborough, père d'une jeune dame que, pendant son séjour à Bath, ma femme avait particulièrement connue, et qu'elle aimait beaucoup, avait

une maison à deux milles au plus de celle que je venais d'acheter, et il engagea sa fille à y revenir. M. Scarborough n'était pas aimé de ses voisins, et il courait de mauvais bruits sur son compte; mais sa fille était généralement chérie et respectée.

Je ne suis pas de l'avis des poëtes qui, dans leurs descriptions de la campagne, ne paraissent en admirer les beautés, que dans les belles saisons de l'année. Les charmes du printems, les agrémens de l'automne, sont l'objet de leurs chants; et moi j'avoue que j'aime autant ce qu'ils appellent les scènes désolantes de l'hiver. Les arbres dépouillés de leurs feuilles, le sifflement des vents du nord, les champs couverts de neige, les arbustes

chargés de givre, le frimas, la neige, les glaces de l'hiver, toutes ces sombres horreurs me ravissent d'admiration, et je fus bien satisfait de me retrouver à la campagne, dans cette saison.

CHAPITRE XI.

Lorsque nous fûmes dans notre nouvelle habitation, Gifford ne tarda pas à recommencer ses perfides tentatives. Je les ignorais, et je n'avais aucun motif pour souhaiter son départ; cependant j'avais déjà fait quelques démarches, pour lui obtenir de l'avancement dans la marine; mais quelques obstacles imprévus en retardaient le succès. Au reste, Gifford même ne paraissait pas le désirer beaucoup. Il avait des projets secrets qui nécessitaient son séjour chez moi; mais je n'attribuais qu'à son attachement pour nous, l'in-

différence qu'il montrait, dans cette occasion, sur les difficultés que nous éprouvions, relativement à l'amélioration de sa fortune.

La veille de Noël, j'entrai dans le cabinet de toilette de ma femme; il y avait à-peu-près une demi-heure qu'elle était montée en voiture, pour aller faire une visite à miss Scarborough, et à son père. Le coin d'une lettre jetée négligemment dans une cassette à demi-fermée, frappa mes regards; ma première pensée fut qu'elle était de Kenrick. Je regardai la suscription, et cela était vrai : elle était adressée à ma femme. Je fus accablé de surprise et de douleur. Cela n'est pas bien, m'écrai-je. Je ne doute pas de l'innocence de vos sentimens; mais pourquoi entretenez-

vous une correspondance secrète? Cependant, sans les tourmens que j'avais éprouvés à Bath, je n'eusse fait aucune attention à cette lettre: elle était de son parent; et lui avais-je défendu de lui écrire? avais-je exigé qu'elle me communiquât les lettres qu'elle en recevait? Une semblable tyrannie est offensante. Mais, me disais-je, ne puis-je au moins chercher à satisfaire ma curiosité par des moyens qui ne blessent pas la délicatesse? Pourquoi ne dirais-je pas à Mary ce qui vient de m'arriver? Sans doute, elle-même m'engagera à lire cette lettre, et elle me dira ce qui a donné lieu à cette correspondance. Cependant n'est-ce pas encore l'accuser? n'est-ce pas pour se justifier, qu'elle se verra,

pour ainsi dire, forcée de me montrer cette lettre ; et, si elle est coupable, ne peut-elle imaginer quelque histoire dont je serai la dupe ? Toutes ces idées m'agitèrent au point que je n'hésitai plus à éclaircir moi-même mes doutes. Pendant mon indécision, je froissais dans mes mains tremblantes, cette maudite lettre ; je jetai alors les yeux sur les premières lignes. Kenrick parlait de son amour, parlait des tourmens de l'absence, se plaignait de n'être pas assez aimé ; il me fut impossible d'en lire davantage : mes yeux se troublèrent ; mon cœur se déchira ; la lettre s'échappa de mes mains. La foudre m'avait frappé.

Tout est donc découvert, m'écriai-je. Plus de doutes. Les funestes

rapports qui m'avaient tourmenté à Bath, n'étaient pas aussi alarmans ; ils pouvaient être faux ; rien n'empêchait quelques interprétations moins défavorables ; mais ici c'est la main d'un des coupables qui a avoué le crime de l'autre, et tracé la condamnation de tous deux. Plus de confiance, plus de bonne foi ; tout est donc mensonge, hypocrisie, autour de moi. Je me jette dans les bras de Kenrick ; cela ne l'émeut pas. Je lui écris une lettre pleine d'affection ; sa réponse exprime sa reconnaissance : fausseté ! perfidie! rien ne suspend ses horribles projets. Il place la lettre, où je l'accable de mes bienfaits, dans le secrétaire même où il prend la feuille de papier sur laquelle il

va tracer les infames lignes qui ont pour objet de détruire à jamais le bonheur de ma vie.

Et cette lettre est sous mes yeux ! mais si elle accuse Kenrick, condamne-t-elle Mary ? Kenrick se plaint de son indifférence. Malheureux ! je cherche donc aussi à me tromper moi-même, à me sauver du désespoir par de misérables subterfuges. Le vrai sens de cette phrase n'est-il pas : Vous m'aimez peu, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime. Mais parlerait-il d'amour et des peines de l'absence, à celle qui ne partagerait ni son amour, ni ses peines ? Il l'eût offensée, s'il n'eût pas été sûr de lui plaire. Si elle eût été indignée, comme elle devait l'être, d'une semblable audace, elle m'eût

montré cette lettre insultante, elle l'eût renvoyée à Kenrick. Rien de tout cela ; elle reçoit cette lettre avec tranquillité ; elle la garde même sans s'en inquiéter ; elle la laisse dans une cassette ouverte ; elle ne s'en occupe pas : aucun remords ! aucune précaution ! aucune inquiétude ! Si c'était sa première faute, elle ne négligerait rien, pour la cacher ; elle craindrait tous les regards ; son effroi la rendrait attentive ; mais elle ne craint rien, ne prévoit rien, n'évite rien. L'insouciance du crime est le dernier degré de la perversité.

Dans cette terrible situation, j'eus recours à Gifford. Je lui portai cette affreuse lettre ; mes regards s'attachaient avidement

sûr lui, pendant qu'il la lisait. Il paraissait consterné, accablé, ne disait rien. Enfin il s'écria : Quelle horreur ! quelle perfidie ! —Mary, lui dis-je, avec fureur, Mary ne passera pas la nuit dans cette maison. Gifford se lève étonné, ou plutôt, feignant de l'être, et me dit : Qu'allez-vous faire ? Il est certain que vous avez été cruellement trompé. Est-il possible que mon frère.... ? Mon frère ! non, il ne l'est plus. Cependant songez que la preuve que vous avez de leur crime, ne suffirait pas devant les tribunaux, ni même aux yeux de ceux qui, avec plus de calme, jugeraient avec plus d'impartialité et moins de précipitation. Un jour vous me saurez gré d'une modération qui, peut-être,

en ce moment, vous importune. Je voudrais que vous eussiez d'autres témoignages contre eux, pour agir avec cette sévérité ; alors je ne vous blâmerais pas de recourir aux lois, pour lui faire quitter un nom qu'elle a déshonoré ; mais sur une lettre ! une simple lettre ! sans autre information ! Non, Monsieur ; cela ne doit pas être. Ce n'est pas sur de pareils motifs qu'il faut détruire la paix des familles, et que l'on peut rompre le plus sacré, le plus respectable des liens. — Et que voulez-vous donc que je fasse ? — Remettez la lettre où vous l'avez prise. — Ensuite. — Soyez sur vos gardes ; surveillez ; attendez ; bientôt vous aurez d'autres preuves, et alors vous agirez. — Bientôt ! jamais,

peut-être ; le tems peut affaiblir, au lieu d'y ajouter, la preuve que j'ai encore entre les mains ; et d'ailleurs, que ferai-je pendant cet horrible tems d'une funeste attente ? Quelle sera ma conduite avec Mary ? — Un moment ; cette lettre n'est peut-être pas la seule qu'elle ait reçue ; il faudrait s'en assurer. — Cela sera facile, je chercherai par-tout. — Et si vous ne trouvez rien, que dira-t-elle, en voyant son secrétaire forcé, ses cassettes brisées ? — Je puis, pendant la nuit, pendant son sommeil, prendre ses clefs. — A la bonne heure ; mais cependant ne négligeons aucune précaution sage et raisonnable.

Alors nous formâmes le plan que nous nous proposions de

suivre dans cette circonstance ; et moi, ne voulant pas voir Mary, jusqu'à ce que tout fût terminé, je montai à cheval, et je sortis, après avoir pris la précaution de dire à un de mes gens, que je rentrerais fort tard. Mary fut très-alarmée ; elle dîna avec Gifford, dont les réflexions la troublèrent encore plus. Il lui dit que je paraissais singulièrement agité, en sortant de la maison ; ensuite il lui parla des maris jaloux, de leurs injustices ; il l'inquiéta, l'affligea, et lorsqu'il la quitta, elle pleurait amèrement. Il fit semblant de rentrer chez lui ; mais il s'échappa, et vint me rejoindre dans une petite auberge du voisinage. Que cette journée avait été affreuse pour moi ! le tems était

froid, pluvieux, et j'étais seul, au milieu des champs ; j'avais renvoyé mon domestique, à quelque distance de la maison. Que de réflexions horribles avaient déchiré mon cœur, pendant la pénible promenade que j'avais faite, avant de me rendre à l'auberge où je devais attendre Gifford ! J'avais eu d'épouvantables instans de désespoir. Quelquefois je descendais de cheval, je me jetais à terre, je m'y roulais, j'aurais voulu la creuser, et y rester mort. Dans un autre moment, je saisis un de mes pistolets, et je l'appuyai sur mon front ; puis tout-à-coup, le jetant loin de moi, je m'écriai : Non, ce n'est pas ici que je dois mourir ; le crime serait impuni : vengeance ! vengeance horrible,

atroce, inouie, comme la douleur qui me dévore ! L'homme criminel, c'est Kenrick, celui que j'ai comblé de bienfaits. La femme coupable, c'est la fille de Macneil, celle que j'ai tant aimée. Les perfides ! Toutes les apparences de la vertu ! et ils m'ont trompé ! O vengeance ! vengeance !

CHAPITRE XII.

GIFFORD me raconta ce qui s'était passé en mon absence. Ma femme, après m'avoir long-tems attendu, long-tems pleuré, s'était retirée dans sa chambre. — Pleuré, m'écriai-je, Gifford ! je ne puis supporter ses larmes. — Eh ! ne sont-elles pas les indices de son crime? Qui lui a dit vos soupçons? Elle les redoute, parce qu'elle sent qu'elle les mérite. Ses craintes ne sont que les reproches qu'elle se faisait déjà. — Gifford ! si vous n'avez plus pitié d'elle, vous me forcerez à la plaindre encore.

Nous entrâmes sans bruit dans

la maison. Nous nous rendîmes à pas lents dans mon appartement; nous traversâmes doucement, et avec précaution, la galerie; nous avions la sombre et funeste apparence de deux scélérats inquiets, qui vont commettre un meurtre. Il était tard. Je ne voulus pas perdre un seul instant. Elle dort, dis-je à Gifford; restez ici. Je vais m'emparer de ses clefs, et terminer cette horrible recherche. J'entrai dans la chambre de Mary; je soulevai un de ses rideaux; elle dormait profondément. En m'éloignant, je heurtai un chandelier; elle fit un léger mouvement, et murmura quelques mots; je m'approchai pour les entendre, et je distinguai ceux-ci: Fleetwood! oh! Fleetwood! je vous aime. — O

Dieu ! même en songe, son affreuse dissimulation ne l'abandonne pas. Dissimulée ! Non, cela est impossible. Pour un moment, pour le dernier moment peut-être, je veux la croire innocente ; un dernier baiser, un dernier adieu ; adieu Mary. Elle étendit les bras ; mais sans se réveiller entièrement. Adieu Mary. Je m'éloignai précipitamment, j'avais ses clefs, et j'entrai dans son cabinet. J'examinai tout. Point de lettres de Kenrick. Cela aurait dû me rassurer ; je n'en fus que plus tourmenté. Ils ont pris, m'écriai-je, toutes les précautions qui pouvaient leur faire éviter les dangers d'une recherche qu'ils prévoyaient peut-être. Ensuite mes idées se calmèrent un peu. J'oubliai même

la lettre que j'avais précédemment trouvée ; je me disais : Il n'y a rien ; point de crime ; s'ils étaient coupables, ils auraient écrit. S'il y avait ici des lettres, je les trouverais ; mais où est-elle cette autre lettre que j'ai remise dans cette cassette ? Elle n'y est plus.

Il ne me restait à examiner que la boîte où Mary mettait ses bijoux. Je l'ouvre. Je vois le portrait en miniature de Kenrick. Stupéfait, dans une sorte d'idiotisme subit, j'éclate de rire, en le regardant. Je l'examine encore. Quelle douce physionomie ! que de franchise ! que de bonté dans ce regard ! Non, ce n'est pas lui ; ne voyez-vous pas ces traits de dissimulation et de fouberie ? Plus je le considère avec attention, plus

je suis frappé de l'idée que le démon de la perfidie, caché derrière ce masque séduisant, m'apparaît et montre son horrible contentement, en fixant ses regards affreux sur moi. Je porte ce portrait à Gifford ; je le jette sur la table, près de lui ; et, en reculant avec effroi, je vais à l'extrémité la plus éloignée de la chambre, je tombe sur une chaise, et j'y reste accablé, anéanti. — Ah ! ah ! dit Gifford, où avez-vous trouvé ceci ? Un profond soupir fut toute ma réponse. — Où sont les lettres ? — Il n'y en a point. — Et que comptez-vous faire de ce portrait ? Je ne répondais pas. — Brisez-le, reprit-il. — Et pourquoi ? — Brisez la glace qui le couvre. — Et pourquoi ? — Brisez-la, vous dis-je, et

remettez ce portrait où vous l'avez trouvé. Si Mary n'est pas coupable, elle n'hésitera pas à s'informer de ce qu'il est devenu; si elle est coupable, elle n'osera en parler : enfin ce portrait est-il pour elle, celui de son parent ou celui de son amant; voilà ce que vous saurez par le moyen que je vous indique. Mais il me vient encore une autre idée. Cependant est-ce donc à moi qu'il convient de me mêler d'une semblable affaire. — Gifford ! vous voyez l'affreuse situation où je me trouve ; pouvez-vous hésiter ? n'êtes-vous plus mon ami ? — Eh bien ! que Kenrick soit invité à se rendre ici, et voici comment. Etant écolier, j'avais le talent de contrefaire assez bien les écritures ; je suis sûr d'imiter parfai-

tement celle de M.me Fleetwood. Si vous y consentez, je vais, en son nom, écrire à mon frère. Dans cette lettre, je parlerai en amante, j'engagerai Kenrick à venir *incognito*. Je lui promettrai une entrevue secrète. S'il vient ; plus de doutes ; l'arrivée de Kenrick, le rendez-vous, seront des preuves qui pourront motiver votre plainte devant les tribunaux.

Je consentis à tout. L'agitation de mon esprit ne me permettait pas de soupçonner l'atroce perfidie de Gifford. Le scélérat qui me voyait entraîné, ne s'arrêta plus. —Votre femme est enceinte, me dit-il. Quelle époque ? — Le mois d'octobre.—Trois mois après votre mariage ; avant votre arrivée à Bath ? — Oui. — N'avez-vous pas

observé....? Peut-être n'y aurez-vous fait aucune attention?.... Mais lorsque M.me Fleetwood et Kenrick se rencontrèrent à Bath, je remarquai qu'ils ne paraissaient pas se voir pour la première fois. —J'en fis l'observation, et j'avoue que j'en fus surpris.—Et avez-vous appris quelque chose relativement à cela? —Ma femme me dit qu'elle avait vu Kenrick dans le Merionetshire. Dans ce fatal instant, je me rappelai ce fantôme qui avait empêché Mary, disait-elle, de se jeter dans la mer, et un étranger que mes gens avaient vu près d'elle, et qui la quitta à l'instant où ils arrivèrent... — Il est évident, reprit Gifford en m'interrompant, que c'est depuis cette époque qu'ils n'ont pas cessé de se voir, jusqu'à

l'instant où vous-même vous avez engagé Kenrick à venir chez vous.

Gifford joignit à ses horribles conjectures, tout ce qui pouvait leur donner quelque vraisemblance. Mon imagination était frappée ; mon esprit en délire recueillait avidement ces infames suggestions de l'infernal Gifford. J'écoutai le calomniateur ; je le remerciai ; je suivis ses avis ; tout ce qu'il avait projeté s'exécuta. Le portrait, avec le verre brisé, fut remis dans la cassette de Mary. La lettre fut écrite. L'écriture de ma femme était parfaitement imitée ; mais je n'ai pas besoin de dire que cette lettre ne partit pas. Toutes ces dispositions nous occupèrent une partie de la nuit. Vers la pointe du jour, je me jetai

sur mon lit ; je n'avais pas la moindre envie de dormir. J'étais dans la plus terrible agitation. Je n'ai jamais autant souffert.

Ma femme se leva de bonne heure ; elle s'approcha de mon lit, et de la voix la plus caressante, elle prononça mon nom. Je fis semblant de dormir : elle sortit de la chambre, et ferma doucement la porte. Aussitôt je me lève, et je m'abandonne à tous les excès de la fureur et du désespoir. Heureusement, je ne pouvais être entendu. L'appartement où l'on déjeûnait, était éloigné de celui où je me trouvais. Une heure après, Mary revint ; je ne pouvais plus feindre de dormir. Je la regardai avec des yeux égarés ; elle parut effrayée, et me demanda avec

timidité et d'un ton de voix si tendre, comment je me trouvais où j'avais été la veille ; à quelle heure j'étais rentré : elle s'efforçait de sourire, de paraître gaie, et moi, je murmurais entre les dents les mots que la colère m'inspirait. Hypocrite ! monstre ! démon ! femme ! mais elle ne pouvait m'entendre; je me contenais avec peine. Cependant je ne voulais pas éclater. Je répondais froidement, avec indifférence. Lorsque Mary sortit, elle porta son mouchoir à ses yeux; mais ses larmes, sa douleur, ne me touchaient plus; je n'y voyais que les craintes qu'elle éprouvait; je me disais que si elle n'eût pas été coupable, elle eût certainement demandé une explication.

Dans un autre moment, elle s'approcha de moi, et me dit : Qu'avez-vous donc, Fleetwood ? vous êtes irrité contre moi, dites m'en la cause, et vous en reconnaîtrez l'injustice. Quelle effronterie ! me disais-je ; elle ose provoquer une discussion sur un semblable sujet ; les preuves de son crime sont évidentes ; l'enfant qu'elle porte dans son sein est son accusateur. J'étais dévoré par tous les serpens de la jalousie, et cependant je parvins encore à me contraindre. Je lui dis que je n'avais aucun sujet de me plaindre d'elle ; je l'embrassai même ; mais quel baiser ! c'était celui de la fureur, du désespoir, de la vengeance ! Et j'ajoutai d'une voix presqu'éteinte, et en oubliant ce

que je venais de lui dire, que bientôt elle connaîtrait les motifs de mon ressentiment.

J'attendis toute la matinée ce qui devait résulter de l'épreuve du portrait. Mary était depuis près d'une heure, dans son cabinet. Cet appartement avait une porte vitrée, recouverte d'un rideau. Gifford m'assura, qu'en passant près de cette porte, il avait vu Mary ouvrir la cassette, examiner le portrait, avec une extrême surprise, et le remettre ensuite à sa place; et cependant elle ne nous en parlait pas!

Notre dîner fut triste, silencieux. Aussitôt après, je fus me promener dans le jardin. Le tems était pluvieux et froid; mais je ne m'en apercevais pas. De tems

en tems, Mary se montrait dans l'avenue ; je voyais qu'elle cherchait à me rencontrer, et n'osait m'aborder. Je crus un instant qu'elle s'approchait ; je l'évitai, en entrant dans une autre allée. En me retournant, je ne la vis plus, je pensai qu'elle était rentrée dans la maison ; mais elle avait fait un petit circuit, pour me rejoindre ; et, tout-à-coup, elle se trouva près de moi. — Mon cher Fleetwood ! me dit-elle, vous n'êtes pas bien ; pourquoi vous exposez-vous à ce mauvais tems ? Votre santé... — Songez à la vôtre ; je ne crains rien pour moi ; mais vous. . . — Elle prit ma main : O Dieu ! s'écria-t-elle, vous êtes saisi de froid ; rentrons, mon ami, venez avec moi. — Mary, je ne

puis vous suivre ; laissez-moi. — Vous ne m'aimez plus. — Pourquoi le croyez-vous ? Oh ! je t'aime ! —Si vous m'aimiez, je connaitrais toutes vos pensées, toutes celles qui, dans cet instant, égarent votre imagination, et vous agitent si cruellement. — Je vous l'ai dit ; vous saurez tout ; vous le saurez trop tôt. — Et pourquoi ne serait-ce pas dans ce moment ? Vous êtes pâle ; vos regards m'effraient, Fleetwood ! vous avez des chagrins, et vous ne me les dites pas ! Fleetwood, ne suis-je plus votre Mary ? j'ai des droits à votre confiance.—Vous reclamez vos droits! vous ! — Je n'exige rien ; mais, mon ami, si vous avez pitié de moi, vous ne me laisserez pas dans les inquiétudes que vous me

faites éprouver ; je connaitrai vos peines, je les partagerai, je les adoucirai. — Je m'arrêtai, et la regardant avec fureur : Eloignez-vous, lui dis-je, ne me tourmentez plus. Je veux être seul ; toujours seul ! Encore une fois, éloignez-vous. — Mary m'écoutait avec étonnement, et, fondant en larmes, elle me dit : Fleetwood ! Fleetwood ! c'en est trop ; oh ! beaucoup trop. — Je l'écoutais à peine ; je me disais, en frémissant de rage : Ces larmes sont pour Kenrick. Elle prit mon bras, en s'écriant : Fleetwood ! ayez pitié de Mary. — Je la repoussai avec violence ; elle était tremblante, et elle tomba sur ses genoux. Je me jetai dans une autre allée, sans regarder Mary, sans m'occuper

d'elle. Quand je fus éloigné, un regret involontaire me fit jeter les yeux de son côté. Je la vis, qui se rapprochait à pas lents de la maison; elle paraissait souffrante. O Dieu ! m'écriai-je, j'ai été trop violent. Le droit d'être sévère me donnait-il celui d'être emporté, presque brutal ? Je me rappelai seulement alors qu'elle était enceinte. Je maudissais ma fureur, je m'écriais, en me tordant les bras : Démons de la jalousie ! vous m'avez égaré. Quels horribles crimes me réservez-vous? et je regardais Mary : qu'elle est belle ! Dans ce moment, elle rentrait à la maison. Mes yeux la cherchaient toujours. L'infortunée ne soupçonnait pas la cause de l'affreuse agitation que j'éprouvais, et ne pouvait la cal-

mer. Comment aurait-elle pu imaginer que je fusse jaloux de Kenrick ? Elle n'avait et ne devait avoir aucune sorte d'idée relative aux calomnieuses suggestions de Gifford. Que devait-elle donc penser ! combien elle devait souffrir !

CHAPITRE XIII.

Je passai cette nuit hors de la maison, dans une mauvaise auberge où je n'étais pas connu. Je revins chez moi le matin. Vers deux heures, je sortis avec Gifford. Il était mon confident; je ne parlais qu'à lui de mes chagrins; et dans ce moment même, j'en parlais peu : mon cœur était oppressé, ma tête brûlante; ma voix éteinte; je marchais comme un homme en délire, sans savoir où j'étais, ni où j'allais; je me trouvai tout-à-coup, vis-à-vis d'une autre auberge, en un lieu écarté. — Entrez ici, me dit Gifford; vous

y serez mieux. Je le suivis machinalement. Je n'écoutais pas ce qu'il me disait, j'étais dans une sorte d'anéantissement. Gifford me conduisit dans une chambre du premier étage. Sous les fenêtres, on voyait une allée d'arbres. Le tems était froid, mais le ciel était assez pur; le soleil prêt à disparaître, éclairait quelques nuages de ses derniers rayons, et y répandait les plus brillantes couleurs; c'était une des plus belles journées de l'hiver. Dans le moment, je ne remarquai pas tout cela; mais depuis, j'y ai souvent pensé. . .

J'entends parler assez près de la maison. Dans l'état où j'étais, je devais y faire peu d'attention; mais ce son de voix me frappa,

j'écoute encore, et je cours à la fenêtre. Que vois-je? Kenrick et ma femme. Ils sortaient de l'allée. Je m'élance sur l'escalier; je me précipite; je cours sur leurs traces; ils n'étaient plus ensemble. Je poursuis Kenrick; je lui ordonne de s'arrêter: j'arrive près de lui; il était consterné. Mon oncle, me dit-il; vous.... — Kenrick, comment êtes-vous ici? — Je vous demande pardon, Monsieur; je vous dirai tout; vous saurez tout. J'ai tort, mon cher oncle; mais pardonnez-moi. — Eloignez-vous, Monsieur, je trouverai un autre moment pour m'expliquer avec vous. — Seulement un mot, mon oncle. Ne me trahissez pas; ne dites à personne que vous m'avez vu; cela me ferait le plus grand

tort dans le monde. — Malheureux ! perfide ! ingrat ! éloignez-vous ; je vous l'ordonne, et je veux être obéi. — Kenrick était interdit ; mon emportement paraissait l'étonner ; cependant il insistait pour être entendu. Je ne le voulus pas, et lorsqu'il vit enfin qu'il n'y avait, dans cet instant, rien à espérer de moi, il me quitta.

Quelques minutes après, Gifford me rejoignit. — O Dieu ! Dieu ! m'écriai-je, aurais-je pu le croire ? c'est hier que j'ai découvert la dernière preuve de sa perfidie ; c'est hier que je l'accablai de mes reproches ; et aujourd'hui, elle le rencontre ici. Comment y est-il venu ? quelle était son intention ? Gifford, laissez-moi ; pour un

moment; laissez-moi. — Je ne le puis; dans le désespoir où vous êtes, je crains... — Que craignez-vous ? Moi ! désespéré ! non, je suis calme; je les méprise; je n'aime pas ma femme, je ne l'aimai jamais. Je suis parfaitement tranquille. Rentrez dans la maison; je vous suis. Gifford me quitta.

Dois-je parler à Mary ? me dis-je; elle est coupable. Cette nouvelle preuve ne laisse point de doute. Non, je ne lui parlerai plus, je ne la verrai plus. La plainte déshonore, quand le crime est avéré. Oh ! comme je la déteste ! Comme je l'aimais ! moi ! je l'aimais ! Non, non, non, jamais. Dans ce moment, je pensai à ce que Kenrick m'avait dit. Com-

ment a-t-il osé me prier de ne dire à personne que je l'avais vu? Est-il fou? est-ce là le langage d'un homme qui, à mon égard, a les torts dont je l'accuse? Mais serait-il possible qu'il ne fût pas coupable? S'ils sont innocens!... O Dieu! il faut, dans l'instant même, que je parle à ma femme. J'oubliai que Gifford m'attendait à l'auberge; je ne pensai plus à lui. J'arrive chez moi; je trouvai Mary dans son cabinet de toilette. Je m'étais bien promis de l'interroger avec modération. Après lui avoir parlé de choses indifférentes, je lui dis qu'il me semblait que, depuis bien long-tems, nous n'avions reçu de nouvelles de Kenrick. Je pouvais à peine contenir ma fureur; et quand je pro-

nonçai le nom de Kenrick, je fixai sur elle des regards qui durent l'effrayer. Je la regardai avec attention, elle ne me parut que très-inquiète. — Oui, me répondit-elle, il y a long tems. — Mais, combien de tems? — Près d'un mois. — Et vous n'avez pas entendu parler de lui? — Ses lèvres avaient peine à prononcer le fatal non. — Vous ne l'avez pas vu aujourd'hui! — Aujourd'hui! comment l'aurais-je pu? n'est il pas à Béverley? — Je la saisis par le bras. Vous ne l'avez pas vu aujourd'hui? dans l'allée d'arbres, près de l'auberge? — Monsieur, laissez-moi; Monsieur Fleetwood, quel ton! Ce n'est pas ainsi que je dois être interrogée. — Hypocrite! il vous sied bien de vous plaindre; mais

ce n'est pas cela dont il s'agit : il faut me répondre. Pourquoi Kenrick est-il ici ? — Il ne m'est pas permis de répondre à cette question ; et quel que soit le malheur de me taire, je le dois. — Vous ne pouvez me répondre ! Votre embarras, quand j'ai prononcé son nom ; la honte qui, dans cet instant, vous accable ; l'altération de votre voix, dévoileraient suffisamment votre crime, si je pouvais encore avoir des doutes. — Fleetwood, vous vous repentirez de cette violence. Hier, dans le jardin, ne m'avez-vous pas déjà traitée, et sans raisons, avec un emportement que rien ne peut excuser ? — Eh ! répondez à ma question, et laissons-là tous ces subterfuges. Quand avez-vous

connu ce malheureux ! Vous êtes enceinte, Mary ! répondez-moi, jurez-moi, éclairez-moi. Cet enfant.... — Grand Dieu ! ayez pitié de moi : est-ce à moi qu'une semblable question vient d'être faite ? Mon Dieu ! donnez-moi la mort. Flettwood ! voilà le dernier instant de notre union. Elle était au désespoir ; sa fureur calmait la mienne. — Mary, je vous en conjure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, répondez à toutes mes questions ; dissipez mes doutes. Oh ! si vous pouviez connaître tout ce que je souffre, tous les supplices qui déchirent mon ame, vous auriez pitié de moi. Elle hésita un moment, puis elle me dit : Fleetwood, il est trop tard. Je n'eus jamais le moindre reproche à me

faire. Depuis la première heure de notre mariage, je n'ai été occupée que de votre bonheur, et vous n'avez pas cessé d'être injuste ; mais vous venez de mettre le comble à vos torts à mon égard. L'horrible question, que je ne puis me rappeler sans frémir, nous sépare à jamais. — J'étais furieux. Fort bien ! Madame, lui dis-je ; eh ! qu'ai-je besoin de votre réponse ? je n'ai plus de doutes. Elle essuyait ses larmes ; mais elle paraissait être tombée dans la plus profonde méditation. Après quelques instans de silence, elle s'écria : O mon père ! ô mon excellente mère ! soyez mon appui, sauvez-moi, bénissez-moi, protégez-moi. J'étais ému. Je sentais que cette prière, ces accens

si touchans, ces regards élevés vers le ciel, n'étaient pas ceux d'une femme coupable. Je sentais que ma fureur s'affaiblissait ; je craignais, pour ainsi dire, d'avouer mon injustice ; je regardais comme une faiblesse de mon cœur, cette conviction que je voulais repousser ; et, à force de me répéter que je ne devais pas être faible, une sorte de rage s'empara de moi, et d'une voix furieuse, altérée par l'horrible agitation que j'éprouvais, je m'écriai : Femme criminelle ! sortez d'ici ; sortez. Je ne veux plus vous voir. Avez-vous cru désarmer ma justice, en nommant vos parens? Comment vos lèvres coupables ont-elles pu prononcer ces noms purs et sacrés?

Mary fit quelques pas en s'éloignant de moi avec lenteur ; son air, son maintien, sa physionomie, attestaient son innocence. Elle s'arrêta un moment, se retourna vers moi, et me dit : Ecoutez-moi, ingrat Fleetwood ; vous êtes dans l'erreur ; un mot, un seul mot. — Parlez, lui répondis-je d'une voix plus douce. J'étais ému. Parlez, Mary. — Ce n'est pas pour moi que je le désire, reprit-elle, je n'ai point à justifier ma conduite. Vous n'êtes plus rien pour moi. Mais Kenrick, le pauvre Kenrick ! c'est ma dernière prière ; qu'il ne souffre pas de votre injustice à mon égard. Bientôt vous saurez tout. Le nom de Kenrick frappa sur mon cœur, et me rendit toute ma fureur.

Imprudente ! c'est pour lui que vous revenez sur vos pas ! Oui, je l'aimerai ! je le protégerai ! Que ne puis-je l'écraser à mes pieds ! Kenrick ! J'étais au désespoir ; je repoussai Mary qui voulait me suivre, et je sortis de l'appartement. Je rencontrai Gifford ; et, saisissant son bras, je lui dis : Emmenez-moi, entraînez-moi loin de cette détestable maison. Nous sortîmes ; près du grand chemin, nous trouvons une voiture qui nous attendait ; j'étais tellement hors de moi, que je ne m'informe pas même par quel hasard cette voiture était là. Nous y montons ; nous sommes sur la route de Newbury. Gifford, lui dis-je, je veux cette nuit partir pour le continent. Gifford parut

ne pas approuver cette résolution ; mais je me rappelle aujourd'hui combien ses objections étaient faibles et insignifiantes, dans l'affreuse situation où je me trouvais. Il prévoyait bien qu'elles ne serviraient qu'à fortifier ma résolution. Quand il paraissait entrevoir quelques difficultés, aussitôt il m'indiquait avec adresse, et en ayant l'air de s'en inquiéter, le moyen de les surmonter. Que sa conduite fut artificieuse ! avec quelle horreur je me la rappelle aujourd'hui ! Comme je fus la dupe et la victime de ce scélérat !

CHAPITRE XIV.

Nous arrivâmes à Brighthelmstone, d'où j'écrivis à mon homme d'affaires, pour le prévenir que je partais pour le continent; et, me proposant d'y rester quelque tems, je lui envoyais les instructions nécessaires relativement à la gestion de mes biens, pendant mon absence, et je lui communiquais mes intentions à l'égard de ma femme. Je lui ordonnais de lui faire quitter ma maison, le jour même où il recevrait ma lettre, de ne lui laisser que ce qui lui appartenait, et de ne pas lui donner une obole sur mes revenus.

J'éprouvais une sorte de contentement infernal, en pensant qu'elle périrait de misère. Cette lettre fut écrite entièrement par Gifford, et je la signai. Nous nous embarquâmes pour Dieppe, et de là Gifford et moi nous prîmes la route de Paris.

Il est impossible d'exprimer tout ce que je souffris pendant ce voyage. Quelquefois emporté, furieux ; dans d'autres instans, accablé, anéanti ; parlant à peine ; ne mangeant presque pas ; ne dormant plus ; et Gifford, toujours attentif, ne me quittait pas, m'environnait de ses soins ; rien n'égalait et ne décourageait son zèle. Il est certain que, dans cette circonstance, il conserva mes jours ; et j'en étais peu reconnaissant.

Je détestais la vie ; souvent je résolus d'y mettre fin ; mais Gifford veillait sur moi ; il épiait mes regards, mes moindres gestes ; il éloignait de moi tout ce qui aurait pu aider mes funestes projets. Il cherchait tous les moyens de me distraire, supportait mes brusqueries, mes emportemens même, et toujours sans s'en plaindre. Quelquefois, dans mes accès de frénésie, je l'accablais d'injures ; je ne voulais pas qu'il se mît à table à côté de moi ; dans la voiture, j'exigeais qu'il se tînt éloigné ; j'entrais en fureur, si, par hasard, il me touchait. Sa patience était inaltérable. Dans d'autres tems, j'étais sensible à ses soins ; je lui demandais pardon de mes violences ; je lui disais, les

larmes aux yeux, qu'il était mon seul ami ; je le suppliais de ne jamais me quitter : il me le promettait, et j'étais tranquille. Bientôt après, je retombais dans toutes mes fureurs je ne respectais plus rien dans mes horribles imprécations. Macneil, l'excellent Macneil, en était aussi l'objet. Je le maudissais de m'avoir donné sa fille ; je maudissais ses funestes conseils ; c'était, pour les avoir suivis, que j'étais dans l'abyme du désespoir ; c'était Kenrick, celui que j'avais comblé de bienfaits, qui m'avait précipité dans cet abyme. Qui aurait pu ne pas me plaindre en me voyant dans cette horrible situation ?

J'ouvrais, avec une impatience désolante, les paquets de lettres

que je recevais d'Angleterre, dans l'espérance d'y trouver une ligne de Kenrick ou de Mary. Tout convaincu que j'étais de leur trahison, une voix intérieure semblait me dire qu'ils chercheraient à me prouver leur innocence ; je l'attendis en vain, et mon espoir souvent trompé, ajoutait encore à mes angoisses. J'avais écrit à Kenrick et à Mary : reproches, plaintes, fureur, attendrissement, tout y prouvait l'agitation et le désordre de mes idées, et Gifford me dit quelque tems après, que c'était par cette raison qu'il s'était permis de ne pas envoyer ces lettres. Dans un autre moment, où j'étais un peu plus calme, j'écrivis encore à Mary ; je lui reprochais ses torts, je lui rappelais à quel

excès je l'avais aimée ; je lui accordais une rente annuelle qui devait lui être payée en quatre termes. Elle ne répondait pas, et je voyais encore dans ce silence opiniâtre, une nouvelle preuve de ses torts.

Gifford me faisait voyager sans cesse. Nous parcourûmes ensemble une partie de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Il avait pris sur moi une sorte d'ascendant dont je m'inquiétais peu. Tout m'était indifférent ; mais il fallait enfin en venir aux poursuites judiciaires, et c'est ce que Gifford ne perdait pas de vue. Il s'agissait de faire prononcer mon divorce, et l'illégimité de l'enfant de Mary. Gifford m'en parlait quelquefois ; il jugea à-propos de m'en parler

plus souvent ; mais il se conduisait de manière à ne pas me laisser pénétrer ses vues intéressées. Je consentais à tout, et j'avais de plus l'intention de faire de mon fidèle Gifford, l'unique héritier de tous mes biens. Quand tout fut prêt, je priai Gifford de partir pour l'Angleterre, et d'y suivre mon procès. On ne jugeait pas ma présence nécessaire, et j'avais de la répugnance à faire ce voyage. Nous partîmes pour Marseille ; j'y trouvai un homme de loi qui m'inspira de la confiance ; je lui communiquai mes intentions. Je fis mon testament ; et Gifford, en paraissant désapprouver cette mesure, ne faisait que fortifier, par le désintéressement qu'il montrait, la résolution que j'avais prise de

lui laisser toute ma fortune. Il partit muni de cet acte qui comblait tous ses vœux, mais qui ne pouvait avoir son exécution, si je n'obtenais pas mon divorce ; et Gifford se proposait bien de ne rien négliger pour terminer promptement cette grande affaire. Cela fut cependant assez long, et ma vie, pendant ce tems, fut horriblement tourmentée par mon impatience, l'altération de ma santé, et le désordre de mon esprit. Je n'essaierai pas de peindre toutes mes souffrances; la scène terrible que je vais raconter, suffira pour en donner une faible idée. Cette époque de ma vie m'épouvante encore. Je ne puis y penser qu'avec horreur. Cet état de démence ! ô Dieu ! quels souvenirs !

CHAPITRE XV.

Le mois de juillet arriva : c'était dans le mois de juillet que j'avais épousé Mary; c'était aussi dans le mois de juillet que devait naître cet enfant que j'avais tant désiré, et que maintenant je détestais. Je résolus de célébrer l'anniversaire de mon mariage, et quel funeste projet ! quelle effrayante fête ! J'écrivis à Gifford de m'envoyer un habillement complet de ma femme, et un habit uniforme du régiment de Kenrick. Je reçus bientôt tout ce que je lui demandais. J'avais un portrait en miniature de Mary ; je le portai chez un célèbre artiste

de Florence où j'étais alors : il modelait en cire; moi-même j'avais un peu ce talent, et j'eus bientôt une représentation parfaite de ma femme, vêtue comme elle l'était habituellement. Quant au mannequin qui devait porter l'uniforme de Kenrick, je choisis une figure de furie que je trouvai dans l'atelier de l'artiste. Je fis faire ensuite un orgue qui devait répéter les airs que Kenrick et ma femme chantaient le plus souvent. J'achetai aussi un berceau. L'horrible plaisir que je trouvais dans ces funestes préparatifs, est inexprimable. Enfin, le 15 de juillet, j'ordonne qu'on me prépare un souper dans un appartement de mon hôtel, où j'avais moi-même porté et caché dans un des cabinets adjacens, les

divers objets dont je viens de parler, et que je m'étais procurés avec tant de soins et de dépenses. Je les y avais portés l'un après l'autre ; après avoir déposé celui dont j'étais chargé, je m'asseyais vis-à-vis, je le considérais avec une sombre avidité, je m'enivrais, pour ainsi dire, de l'affreux désespoir qu'il faisait naître en moi. Lorsque tout fut prêt, je fus me mettre à la place que j'avais choisie. Je pris mon orgue ; j'entendis ces airs qui, dans d'autres tems, avaient retenti dans mon cœur, et qui, dans cet instant, le brisaient de douleur. Jamais la plus insigne folie n'imagina un semblable banquet.

Je n'ai qu'un souvenir confus de la fin de cette scène. Pendant

quelque tems, je fus assez de sang froid ; mais tout-à-coup il se fit en moi un horrible changement. Tandis que je jouais sur mon orgue un *duo* fort passionné, que j'avais souvent entendu chanter à Kenrick et à Mary, mon esprit s'égara ; je ne savais plus où j'étais ; je ne distinguais plus ce qui était fictif ou réel ; je promenais mes regards égarés sur tout ce qui était dans l'appartement. Je jetai les yeux sur Mary. C'était elle ; ce n'était pas elle : je n'en savais rien. Je m'approche, je prends son assiette, je découpe un des mets qui étaient sur la table, je lui en offre. Avec un sourire insultant, je l'engage à en manger. Puis tout-à-coup, je deviens furieux, je l'accable de reproches

avec une véhémence intarissable : j'épuisai toutes les expressions de la fureur ; mais, tandis que je lui parlais, je la vois qui fait un mouvement ; je n'en doute pas. Ses regards se portent d'un côté, de l'autre, et se fixent sur moi. Je jette les yeux sur Kenrick ; même mouvement, mêmes regards. Tous deux me parlent et semblent me braver ; ce ne sont pas des mots que j'entends, ce ne sont plus des mots que je prononce, ce sont des cris, des cris étouffés. Je deviens furieux ; ma tête est perdue ; je tombe en délire. Je mets l'orgue en mille pièces ; je foule aux pieds le berceau ; je déchire les vêtemens de Mary ; je m'empare d'une chaise avec laquelle je frappe, je brise les figures de Kenrick et de Mary :

tout ce qui était sur la table est renversé. Ce bruit infernal avait attiré beaucoup de monde à la porte de mon appartement ; mais elle était gardée par mon domestique, qui avait reçu de moi l'ordre de ne laisser entrer personne, et qui repoussait tous les curieux. J'attribuais l'exactitude et le zèle qu'il montra dans cette circonstance, à son attachement pour moi ; mais j'ai su depuis qu'il n'était que l'agent de Gifford, dont il suivait, dans ce moment, les ordres, et qui avait espéré que cette horrible scène mettrait fin à mon existence. Je suis persuadé que, dans ces deux épouvantables heures, je souffris plus de tourmens que les sauvages n'en font éprouver aux victimes qu'ils tor-

turent. Enfin, je tombai sans connaissance, et ce fut dans cet état que je fus trouvé, au milieu de cet appartement, environné de débris, les lumières éteintes, lorsque, malgré mon domestique, on parvint à en enfoncer la porte.

Cette soirée produisit sur moi un effet terrible. Je ne quittai pas mon lit, pendant près de quinze jours; j'étais réellement insensé; mais mon extrême faiblesse empêcha qu'on ne s'aperçût du dérangement de mon esprit. Les médecins avaient prononcé mon arrêt de mort. Je dépérissais tous les jours; on n'attendait plus que mon dernier soupir; mais j'étais destiné à de plus terribles souffrances, à de plus funestes événemens. Une crise favorable me ren-

dit la vie ; mais ma convalescence fut longue et pénible.

Gifford m'écrivait souvent. J'ouvrais ses lettres avec une vive émotion, et toujours avec l'inconcevable espérance qu'il m'apprendrait l'innocence enfin reconnue de Kenrick et de Mary : assurément rien de tout ce qu'il me disait, ne pouvait encourager cet espoir. Il m'écrivit même qu'il avait de nouvelles preuves de la liaison des deux coupables, pendant mon séjour dans le Merionetshire, et qu'il était évident que l'enfant était de Kenrick. Le décret de divorce avait été prononcé par les juges ecclésiastiques, Kenrick avait quitté l'Angleterre ; et enfin Gifford m'apprit que le parlement avait confirmé l'arrêt ;

il ne restait plus que quelques formalités à remplir, et il m'indiquait le jour où il pourrait se trouver à Paris, en m'invitant instamment à m'y rendre, et sans délai, pour me remettre toutes les pièces relatives à cette affaire.

Gifford avait quelques inquiétudes; dans plusieurs de mes lettres, je lui parlais de l'espérance que j'avais d'apprendre la justification de Mary; je lui disais même que j'étais décidé à la revoir encore une fois, pour obtenir d'elle une explication. Gifford sentit qu'il ne fallait pas trop compter sur mes ressentimens, et qu'il n'y avait plus de tems à perdre.

CHAPITRE XVI.

Nous étions à la fin d'août. J'approchais de Paris. Le jour et l'heure de mon arrivée étaient fixés. Gifford m'attendait. A six milles de la ville, nous avions une forêt à traverser. Mon valet était à côté de moi, dans ma voiture. On nous arrête. Trois hommes masqués nous entourent. Je leur jette ma bourse ; ils n'y font nulle attention ; mais ils s'emparent de moi, et m'arrachent de ma voiture. J'appelle à mon secours, mes domestiques qui étaient en avant, et celui qui était près de moi : aucun d'eux ne me

défend ; et, à l'instant où je sortais de la voiture, je me sens frapper violemment sur les épaules, par le domestique qui était dans mon chariot de poste. Je voulus me défendre ; je saisis mes pistolets, on me les enlève. Deux hommes m'entraînèrent assez loin de ma voiture, près de laquelle le troisième brigand resta ; mes gens étaient derrière, et ne bougeaient pas. Dans ce fatal moment, quatre hommes à cheval, paraissent à quelque distance ; ils venaient vers nous. Un des assassins veut me brûler la cervelle, le pistolet ne part pas. Furieux, il m'en donne un coup violent près de l'œil, et je tombe à terre sans connaissance. Les deux scélérats prennent la fuite. C'est alors qu'un des

hommes à cheval s'approche de moi ; les trois autres poursuivaient les brigands ; ils tuent l'un de ces scélérats , les autres s'échappent. Celui de mes libérateurs, qui était près de moi, avait voulu me porter à ma voiture, et ne l'aurait pu, si ses compagnons de retour ne l'eussent aidé. J'étais sans mouvement. Arrivés à Paris, ils me conduisirent à leur hôtel ; on me mit au lit ; j'étais un peu revenu à moi ; on me saigna, et l'on me recommanda la plus entière tranquillité.

Pendant la nuit, j'examinai la chambre où je me trouvais ; je vis une vieille femme près de mon lit ; je lui demandai où était mon ami ? — Eh ! qui ? Monsieur. — M. Gifford. — Je ne le connais

pas. — Où est mon domestique ? — Je ne l'ai pas vu. — Où suis-je? — Il m'est ordonné de ne pas répondre à vos questions ; mais vous êtes chez d'honnêtes gens ; soyez tranquille ; demain, votre curiosité sera satisfaite.

Quelques minutes après, j'entends ouvrir doucement la porte de ma chambre, et un homme parle bas à ma garde ; je ne pouvais distinguer ce qu'il disait ; mais il me sembla que cette voix que j'entendais à peine, ne m'était pas inconnue. La femme qui m'avait veillé pendant la nuit, était française. Dans la matinée, une autre femme entra avec les chirurgiens. Je la regardai avec attention, et je crus la reconnaître. Elle s'approcha de moi ; c'était Martha,

la femme de Williams, ce bon paysan du Merionetshire, à qui jadis j'avais sauvé la vie.—Martha, lui dis-je doucement, je voudrais vous parler. Quand les chirurgiens sortirent, elle les accompagna, et revint un instant après.

Mon cher maître, me dit-elle, les docteurs vous trouvent mieux; mais ils m'ont ordonné de ne rester avec vous que cinq minutes. — Et quel est votre maître? comment êtes-vous ici? —Vous saurez tout cela. — A qui est cet appartement. —A M. Scarborough. —De Berkshire? —Oui, Monsieur. —Où est Gifford? Martha remua la tête; vous ne le verrez pas de sitôt, me dit-elle. — Et que lui est-il donc arrivé? n'est-il pas à Paris? — Il y est. — Et pourquoi ne vient-il

pas me voir ? — Il est en prison. — En prison ! je veux me lever à l'instant, je veux le voir. Et pourquoi est-il en prison ? — Pourquoi ? Monsieur ; ah ! c'est une terrible histoire. M. Gifford et votre valet sont arrêtés, mais Gifford est le plus scélérat de tous, et il sera pendu. — Martha ! Martha ! qu'osez-vous dire ? — Votre domestique est le complice de ces coquins. — Oh ! je n'en puis douter. — Et ce n'était pas des voleurs. Ils vous ont laissé votre montre, votre bourse, vos bijoux ; ils ne voulaient que vous assassiner ; c'est à toute votre fortune qu'ils en voulaient. — Pouvez - vous parler ainsi de mon ami, de mon seul ami ? Gifford m'a rendu les plus grands services ; il a démasqué les

perfides qui voulaient me tromper.
—Oui ; mais, hier, il prit un masque pour vous tuer. Le valet a parlé ; il a tout dit.

M. Scarborough entra ; je l'avais peu vu dans le Berkshire ; mais j'observai, dans ce moment, sa figure avec beaucoup d'attention ; elle me plut beaucoup, et m'inspira de la confiance. — M. Scarborough, lui dis-je, je ne connais pas encore tous les détails du funeste événement qui m'a conduit ici ; mais j'ai d'abord à vous remercier de m'y avoir reçu ; ensuite j'ai à vous demander une grace particulière. M. Gifford, mon parent, et mon ami, est en prison. Je ne suis pas en état de solliciter pour lui ; puis-je compter sur vos bons offices ? — M. Gifford est un scé-

lérat. Mon ami, le lieutenant Kenrick... — Kenrick est à Paris? — Dans cette maison même. — Ah! je vois maintenant la vérité. On vous trompe, M. Scarborough. Vous êtes la dupe des perfides qui veulent perdre dans votre esprit l'honnête homme dont ils redoutent l'intégrité. — C'est vous-même, Monsieur Fleetwood, qui êtes dans l'erreur. On ne m'abuse pas aisément. M. Kenrick est le meilleur de vos amis : hier, il eut le bonheur de vous sauver la vie. —Kenrick! — Lui-même. Et les coupables sont connus. C'est Gifford qui voulut vous tuer d'un coup de pistolet. Vous aurez sur cela toutes les certitudes possibles.

Maintenant, M. Fleetwood, n'auriez-vous donc aucun plaisir à

apprendre, sans pouvoir en douter, que Kenrick est innocent, que Mary est la plus respectable des femmes? — Aucun plaisir! Ah! j'en mourrais de joie. — Je puis vous le prouver. — Ah! parlez; parlez. — Un peu de patience; armez-vous de sévérité; résistez à toutes les conjectures; vous serez enfin forcé de vous rendre à l'évidence. D'abord, quelle preuve avez-vous des torts de votre femmes? — La lettre de Kenrick, que je trouvai dans son cabinet de toilette. — Elle ne lui était point adressée. — Et à qui l'était-elle donc? A ma fille. — Et le portrait de Kenrick, qui était dans la cassette de Mary? — Il appartenait à ma fille. — Continuez. — Cette entrevue, qui eut lieu près de

l'auberge ; le retour imprévu de Kenrick, qui alors devait être à Béverley. — Tout cela est encore relatif à ma fille. — Pourquoi ma femme me dit-elle qu'elle n'avait pas vu Kenrick depuis un mois, et qu'elle le croyait toujours à Béverley ? — Vous saurez tout ; cela regarde encore ma fille. — Les lois de mon pays, en prononçant le divorce, n'en ont-elles pas jugé les motifs suffisans ? Des témoins n'ont-ils pas attesté cette liaison criminelle ? — Ces témoins ont été subornés, ils sont actuellement arrêtés, et vont être punis comme calomniateurs. — Ma femme refusa de se justifier, lorsque je lui reprochai son crime ; elle ne voulut répondre à aucune de mes questions. — Fleetwood !

vous osâtes lui dire ; jurez-moi, sur Dieu, que l'enfant.... Je ne puis achever cette horrible interrogation. Quelle est la femme vertueuse qui, outragée par une semblable question, voudrait y répondre? Cependant votre femme, par attachement pour vous, eut le courage de condescendre à une explication. Elle vous adressa, trois jours après à Brighthelmstone, où vous étiez alors, une lettre très-détaillée, et qui ne devait plus vous laisser le moindre doute sur cette malheureuse affaire. — Je ne l'ai pas reçue. — Je n'en suis pas surpris, le scélérat Gifford l'intercepta. Kenrick et moi, nous vous avons aussi écrit plusieurs fois. Avez-vous reçu nos lettres? — Aucune de ces lettres

ne m'est parvenue. Mon silence a dû vous étonner ; mais je n'étais pas moins affligé de celui de Mary. — Elle ne recevait pas vos lettres ; l'infâme Gifford n'avait négligé aucune des précautions qui pouvaient favoriser ses affreux projets ; mais il est tems, Monsieur, qne vous soyez instruit de ce qui me concerne, ainsi que ma fille, et de la part affligeante que nous avons dans l'histoire de vos malheurs et de ceux de votre femme. — Je vous écouterai, Monsieur, avec l'attention la plus vive et la plus inquiète. Oh ! il est donc vrai que je n'ai été que le plus injuste des hommes ? O Mary ! Mary !

CHAPITRE XVII.

Je suis veuf depuis plusieurs années, reprit M. Scarborough. J'avais deux enfans : un garçon et une fille. Ma femme mourut deux ans après la naissance de ma Louisa, et je restai seul chargé de son éducation et de celle de son frère. Je fus effrayé des embarras que je prévoyais. Je suis trop inflexible, trop sévère. Ces défauts ont été la cause de tous mes malheurs. La fermeté de mon caractère me rend impatient, décisif, tranchant ; mon langage même s'en ressent, il est prompt, il est péremptoire. Je dis en peu

de mots, parce que je juge en peu de tems. je connais mes défauts ; j'ai voulu m'en corriger : cela ne m'a pas été possible.

J'ai en vain tâché d'inspirer de la confiance à ma femme ; elle était bonne, aimable, douce, belle comme le jour. Elle m'a avoué qu'elle me craignait plus qu'elle ne m'aimait. Cela aurait dû me donner le courage de me vaincre ; cela n'a fait que m'aigrir. Je l'aimais ; je sentais que je la rendais malheureuse. Oh ! M. Fleetwood ; vous vous regardez comme le plus infortuné des hommes ; que suis-je donc ? On me reconnaît quelques bonnes qualités, et je suis seul au monde. Un cercle magique m'environne ; personne ne peut y entrer, on

n'ose m'approcher. On me respecte ; on m'estime ; on me fuit.

En me parlant ainsi, les lèvres de M. Scarborough étaient tremblantes ; des larmes coulaient de ses yeux ; son front était couvert de sueur. Après un instant de silence, il continua. Mon fils était un aimable enfant ; son cœur était bon ; il avait du bon sens, de l'esprit, des sentimens élevés. Je l'aimais en bon père, et je suis la cause de sa mort. Je n'étais jamais content de lui ; je le contrariais sans cesse ; je ne lui laissais pas un instant de liberté. A la fin, il se découragea, se négligea, perdit sa santé, ne fut plus capable d'aucune sorte d'exercice ou d'étude, et, à treize ans, il mourut victime de mon inflexible et injuste sévérité.

De semblables événemens n'auraient-ils pas dû briser mon odieux caractère? J'avais horreur de moi-même ; je me regardais comme l'assassin de ma femme et de mon fils. J'essayai encore de me corriger ; mais ce fut en vain. Aujourd'hui je le désire encore plus, en songeant à tout ce qui vient de se passer ; le pourrai-je?

Vous avez vu ma fille; je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est belle, que c'est une excellente fille. Elle doit ses bonnes qualités au soin que j'ai pris de la garder près de moi, le moins que cela m'a été possible. En me voyant, elle eût peut-être contracté quelques uns de mes défauts. J'ai confié son éducation à des parentes de sa mère dont elles avaient la

douceur, la bonté ; peut-être ont-elles eu trop d'indulgence. Elle était à Bath avec une de ses tantes, lorsqu'elle fit connaissance avec M.me Fleetwood, et son parent Kenrick. Elle était très-liée avec votre femme, voyait souvent Kenrick ; elle l'aima.

Ces deux amans se conduisaient avec une extrême prudence ; ils sentaient combien il était important que j'ignorasse leurs sentimens. Louisa connaissait mes opinions. Elle savait que j'avais d'ambitieux projets relativement à son établissement ; elle me craignait, et elle ne m'aimait pas. Elle redoutait l'austérité de mon caractère, et ne pouvait oublier ce qu'on lui avait dit de la malheureuse destinée de sa mere et de son frère.

Kenrick et Louisa se voyaient souvent ; mais jamais, dans le monde, on nè soupçonna leur intimité. M.me Fleetwood les aimait tous deux ; elle était leur confidente : telle fut la première cause de cette familiarité apparente que vous remarquâtes entre votre femme et Kenrick. Louisa, toujours effrayée, en pensant au caractère inflexible de son père, ne cessait de lui recommander le plus profond secret, et exigea même qu'il ne vous fût jamais confié.

Je venais de terminer quelques dispositions relatives à un mariage que j'avais à cœur. Il était question de faire épouser à Louisa le fils aîné de lord Lindsey, dont la fortune était un peu dérangée, et qui consentait à tout ce que je

voulais. La première de mes conditions, dans toute autre circonstance, lui aurait paru inacceptable : j'exigeais qu'en épousant ma fille, il prît mon nom. Cette négociation était déjà très-avancée, quand je partis de Bath, avec ma Louisa, sans lui dire mes intentions ; elle en avait une sorte de pressentiment. Je lui présentai le jeune Lindsey, dont j'avoue que rien ne peut égaler la fatuité et le sot orgueil; mais, enivré de la grandeur de cette alliance, je fermais les yeux sur les défauts de mon gendre futur. Il est vrai que je ne l'avais pas encore vu, quand je formai ce projet avec son père, homme de sens, aimable, et dont la conversation me plaisait beaucoup.

Lors même que Louisa n'eût pas aimé Kenrick, elle eût été révoltée d'un pareil choix. Elle regardait Lindsey avec mépris, lui répondait à peine, excepté lorsqu'elle voyait mes regards sévères s'arrêter sur elle. Je fis tout ce qui dépendait de moi, pour la décider à ce mariage. Ses représentations étaient inutiles. Bientôt mon caractère intraitable, que j'avais, pendant quelque tems, modéré, reprit toute sa violence, et Louisa était très-malheureuse. Gifford était dans la confidence ; il se montrait l'ami de son frère, comme votre femme était l'amie de ma fille. J'avais moi-même une sorte d'attachement pour ce Gifford. Son caractère sérieux convenait à la sévérité du mien. J'avais une grande

idée de sa prudence, et beaucoup de confiance en lui. Je le priai de m'aider à vaincre l'obstination de ma fille. Il approuvait mes vues, et en même tems il encourageait l'espérance des deux amans ; mais ce qu'il recommandait le plus particulièrement à Kenrick, était de ne pas se confier à vous. Il connaissait, disait-il, votre extrême sévérité, et vous n'autoriseriez jamais de semblables démarches. Il était consulté en tout ; les lettres lui étaient remises ; et celle que vous trouvâtes dans la cassette de M.me Fleetwood, y avait été placée par Gifford. Votre femme craignait trop de compromettre son amie, pour se rendre coupable d'une semblable négligence. La lettre était adressée à votre femme ;

mais cette précaution était convenue entr'eux. Le portrait de Kenrick avait la même destination, Gifford s'en servit également pour vous tromper.

C'est ainsi que vous, M. Fleetwood, et nous tous, nous avons été les dupes de ce scélérat. Louisa m'avait vu rarement, et, quoiqu'elle redoutât l'inflexibilité de mon caractère, elle espérait cependant que je ne résisterais pas à ses sollicitations ; mais lorsqu'elle fut persuadée que jamais je n'accorderais mon consentement, elle ne se refusa plus à un projet d'enlèvement concerté par Gifford et Kenrick. Dans cette circonstance, ce Gifford trompait encore son frère ; le perdre : voilà ce qu'il voulait. Vous dé-

rangeâtes toutes les mesures déjà prises, en envoyant Kenrick dans le Westmorland ; et vous aviez encore ajouté à la haine de Gifford pour son frère, en comblant celui-ci de vos bienfaits. Ce fut alors qu'il chercha à lui ravir votre estime et votre amitié, en excitant votre jalousie. Ce fut lui-même qui m'apprit le projet d'enlèvement. Il savait le jour et l'heure de l'arrivée de Kenrick, et il avait tout disposé pour que l'entrevue de M.me Fleetwood et de Kenrick, eût les funestes apparences qui pouvaient la rendre criminelle à vos yeux. Le reste vous est connu.

Lorsque je reçus la lettre anonyme qui m'apprenait le projet d'enlèvement, et qui certes était de Gifford, je fus au désespoir.

Ma fureur était telle, que je regarde comme un grand bonheur que ma fille, dans cet instant, eût déjà pris la fuite. La lettre de Gifford était arrivée trop tard. J'envoie chercher des chevaux de poste, et me voilà à la poursuite des fugitifs. Le jeune lord Lindsey m'accompagnait. Il me fut impossible d'atteindre les coupables; toutes mes recherches furent vaines. Je ramenai Lindsey à son père, et je revins chez moi. Les réflexions avaient calmé ma fureur; mais à quel excès ne me serais-je pas porté, si j'eusse eu le malheur de retrouver ma fille, dans ce funeste voyage! Peut-être ai-je évité un nouveau crime; et, perdre successivement ma femme, mon fils et ma fille, les perdre par

cette violence de mon incorrigible caractère, c'eût été mettre le comble à mes torts, à mes regrets, à mes malheurs.

CHAPITRE XVIII.

J'étais à peine chez moi, depuis une demi-heure, lorsqu'on annonça le lieutenant Kenrick. Ce nom me rendit toute ma fureur; les sentimens paternels qui venaient de renaître dans mon cœur, s'évanouirent à l'instant. Il entra; ses regards exprimaient la plus profonde tristesse : il paraissait être consterné. — Malheureux ! lui dis-je; où est ma fille? — Je devrais, Monsieur, ne vous parler que de mon repentir. J'ai commis une faute, mais en homme d'honneur, et, si je n'étais pas sans reproches, oserais-je

vous demander une grace, dans un instant où il semble que je ne doive solliciter que mon pardon. Vous seul, Monsieur, vous pouvez empêcher l'affreux malheur dont, sans le vouloir, je suis la cause. Il me dit alors ce qui s'était passé entre vous et votre femme. Il m'apprit votre départ, et les ordres que vous aviez donnés pour faire sortir de votre maison M.me Fleetwood, que vous aviez traitée d'une manière insultante, parce qu'elle n'avait pas voulu trahir le secret de ma fille. Puis-je songer à moi, ajouta-t-il, dans de semblables circonstances ? Est-ce en voyant au désespoir mon bienfaiteur et sa vertueuse épouse, que je puis m'occuper de mon bonheur ? J'adore Louisa, mais je

veux être irréprochable ; je l'avais été jusqu'à ce moment. La désolation où je plonge, par mon imprudence, tous ceux que je respecte et que j'aime, m'ouvre les yeux. Non, Monsieur, je ne verrai plus Louisa ; je ne l'épouserai jamais, sans votre consentement.

Il y a dans les expressions simples d'un cœur vraiment vertueux, une sorte de puissance à laquelle on ne résiste pas. En écoutant Kenrick, une voix secrète semblait me dire : voilà le mari de ta fille. Je lui serrai la main, et je lui répondis : vous êtes un honnête homme. Je vous pardonne ce qui vient de se passer ; je m'en expliquerai avec vous dans un autre tems ; mais nous

n'en avons point à perdre, pour rétablir la paix entre M. Fleetwood et sa femme, dont je veux être le protecteur, et qui viendra chez moi jusqu'au retour de son mari.

J'interrompis M. Scarborough, pour lui dire : quoi ! Monsieur, elle était chez vous ! Oh ! si je l'eusse su, que d'angoisses et de supplices de moins ! J'aurais eu dès-lors une toute autre opinion de cette malheureuse affaire.

M. Scarborough continua : Je laissai ensemble M.me Fleetwood et ma fille, et je partis avec Kenrick pour Brighthelmstone ; vous n'y étiez plus. Nous vînmes à Paris, et nous ne vous y trouvâmes pas. Mes agens en Angleterre ne découvraient rien. Toutes

nos recherches étaient vaines. J'appris que vous sollicitiez votre divorce. Nous revînmes en Angleterre ; mais nous avions éprouvé des retards inévitables, et le décret de divorce fut prononcé sept heures avant notre arrivée. Kenrick était condamné à une amende de dix mille livres sterl. Le lendemain, nous lûmes dans un papier public, les détails de ce procès. Il est impossible d'exprimer notre étonnement. Le papier s'échappe de mes mains. Kenrick ! m'écriai-je. Kenrick tomba à genoux. Grand Dieu ! tu connais la fausseté de toutes ces accusations. J'étais un peu ébranlé, je l'avoue, par le jugement des tribunaux. Kenrick parvint à me prouver que les juges avaient été

trompés d'une manière infâme. Cet excellent jeune homme était hors de lui. Son agitation, sa véhémence, ses cris de surprise, ses larmes, semblaient ajouter un nouveau degré d'évidence à tout ce qu'il disait. Je ne résistai plus. Je m'adressai sur-le-champ à des hommes de loi, qui entreprirent la défense de M.[me] Fleetwood; et toutes les mesures furent prises, pour faire poursuivre et punir les faux témoins. Si nous fussions arrivés à Londres huit jours plutôt, l'affaire aurait pris une autre direction; mais, n'ayant pu empêcher le mal, il s'agissait de ne rien négliger pour le réparer.

Revenant, un soir, chez moi, je crus voir Gifford. Je fis arrêter ma voiture, je descendis; je ne

vis plus mon homme. Le lendemain, Kenrick déjeûnait avec moi; quelle fut notre surprise, quand on annonça M. Gifford ! Nous hésitâmes un moment ; je dis à Kenrick : vraisemblablement il vient avec un décret de prise-de-corps, pour les dommages auxquels vous êtes condamné. Vous devriez vous éloigner. Mais Kenrick ne put résister au desir de voir son frère.

Gifford voulut nous persuader qu'il n'était pour rien dans toute cette affaire. Il nous dit qu'il avait constamment attendu notre retour, mais avec le seul desir de calmer vos ressentimens contre votre femme. Ensuite il prit Kenrick à l'écart, s'informa de la situation actuelle de M.^m Fleet-

wood, et lui remit, pour elle, deux cents livres sterling. Il nous indiqua la ville où vous étiez alors, et engagea Kenrick à continuer les démarches que lui-même avait déjà faites, pour le réconcilier avec vous. Nous partîmes pour l'Italie; vous n'étiez plus dans la ville indiquée par Gifford. Nous devions, à notre retour, trouver à Paris M.me Fleetwood et Louisa, chez une parente de la mère de votre femme, que j'avais connue peu de mois auparavant, lorsque j'étais dans cette ville, et qui engagea M.me Fleetwood à venir demeurer avec elle. C'est la seule circonstance qui ait échappé à la vigilance de Gifford, qui profita de notre absence, pour rendre inutiles les poursuites de nos hommes

de loi ; et nous apprîmes à Paris, que cette affaire s'était terminée, comme le désirait ce scélérat qui, à-peu-près à la même époque, vint à Paris.

Kenrick et Gifford se rencontrèrent, il y a deux jours, au Palais-Royal. Gifford fut étonné de voir son frère ; il ne devait pas s'attendre à le trouver à Paris. Kenrick fut à lui, et lui dit : D'où venez-vous, Monsieur ? me direz-vous quels sont ceux qui ont sollicité, avec tant d'ardeur, le décret de la cour ecclésiastique, et l'acte du parlement ? Les apparences sont bien contre vous. — Mon ami, reprit Gifford, je ne souffrirai point que l'on ose me soupçonner. — Gifford, si vous êtes coupable... ! — Dans un autre

tems, vous saurez combien je suis votre ami; et le premier service que je vous rendrai, excitera peut-être votre reconnaissance. — Où est mon oncle? est-il à Paris? — Il n'y est pas; mais je ne veux plus répondre à vos questions; le ton que vous prenez avec moi, m'offense. Ne me regardez plus comme votre frère.—Mais comme un ennemi?— Comme un ennemi, soit. — A ce titre, j'espère que je trouverai un moment pour m'expliquer avec vous. — Quand vous le voudrez. Il paraît que Gifford, à la veille de commettre le crime qu'il projetait, ne jugeait plus à propos de dissimuler la haine qu'il eut toujours pour son frère. D'ailleurs, il sentait qu'il n'y avait plus pour lui de tems à perdre, dans la

situation criminelle où il se trouvait. Il connaissait le desir que vous aviez d'obtenir une explication. En nous voyant à Paris, il soupçonna, sans doute, que M.me Fleetwood y était aussi. Un instant suffisait pour renverser cet échafaudage du crime que, depuis long-tems, il méditait; et il se hâta de le commettre. Le lendemain, c'était hier, Kenrick avait pris des engagemens avec un jeune français qui devait le conduire à Fontainebleau. Chacun d'eux était accompagné d'un domestique. Ils vous rencontrèrent sur la route. Je n'ai plus rien à vous dire; maintenant, jugez-vous.

CHAPITRE XIX.

J'écoutai le récit de M. Scarborough avec la plus vive émotion. J'avais horreur de moi-même : déchiré de remords, je n'avais plus de doutes. Je ne pouvais parler. J'étais encore dans cet état d'étonnement et de stupeur, lorsque Kenrick entra; c'est lui qui, pendant la nuit, avait parlé à ma garde. Il n'avait pas quitté la porte de ma chambre; mais il attendait, pour me voir, que j'eusse reçu toutes ces informations de M. Scarborough. Il se jeta à mes genoux : Mon oncle, me dit-il, me pardonnerez-vous ? Je suis bien cou-

pable, et je me reproche vivement de n'avoir pas confié mon funeste secret à un bienfaiteur que j'aime et que je vénère. C'en est trop, m'écriai-je en laissant retomber ma tête sur mon oreiller. J'apprends que Mary et Kenrick ne sont pas coupables, je devrais mourir de joie, et je suis tourmenté par un sentiment inexplicable; honte et remords! Quel nom donner à ce que j'éprouve? Kenrick, je n'ose vous regarder. Tuez-moi, mes amis; par pitié, tuez-moi: je suis indigne de vivre; et des cris étouffés, des plaintes inarticulées, de sourds gémissemens étaient les seules expressions de ma profonde douleur.

Kenrick cherchait à me consoler; jamais la compatissante in-

dulgence n'eut des expressions plus touchantes. C'est dans ce moment que Martha entra, en tenant un enfant dans ses bras. O monsieur ! me dit-elle, vous m'avez demandé à qui j'étais ; on m'avait alors défendu de vous le dire. Je suis à M.me Fleetwood ; elle m'a amenée en France. Elle a voulu m'avoir près d'elle, pendant ses couches ; et voilà cet enfant, ce cher enfant qui a causé tant de chagrins. Regardez-le ; oh ! comme il vous ressemble ! Voilà votre bouche, vos yeux. O mon cher maître ! mon cher bienfaiteur, embrassez-le ; que je vous voye l'embrasser, et la pauvre Martha sera bien contente. Je pris mon enfant ; je le serrai contre mon cœur. O Mary ! ma femme ! bonne mère de mon en-

fant ! où es-tu ? —Vous la reverrez. — Mes amis, ne croyez pas que j'ose en concevoir l'espérance ? J'ai trop cruellement offensé cette femme adorée. Mais, dites-moi, Martha, sa santé ?... — Tranquillisez-vous, Monsieur. — Oui, mon oncle, interrompit Kenrick ; l'agitation où vous êtes, vous tourmente, vous tue. — Ah ! Kenrick, j'ai perdu le bonheur, tout espoir ; jamais je ne reverrai Mary, jamais elle ne me pardonnera.

Tous restèrent dans le silence.

A quelle époque je la quittai ! dans quelle affreuse situation j'eus la barbarie de la laisser ! ma conduite fut atroce. Mary ! tu restas sans asile, sans réputation, sans pain ! Je me disais avec une infernale joie : Elle mourra de misère. Pau-

vre Mary ! cinq minutes avant notre séparation, jamais le nom de Kenrick n'avait fait naître en toi la pensée d'un reproche. Une heure auparavant, lorsque j'outrageais Kenrick par mes affreux soupçons, il ne pouvait avoir la moindre idée de ce qui causait mon horrible délire. Mary, comme le roi Lear, fut abandonnée dans le désert ; elle y serait morte, si un ami généreux ne lui eût offert un asile. Sans les secours de M. Scarborough, je livrais à la faim, à la misère, à la mort, Mary et mon enfant. O Louisa ! que de reconnaissance je vous dois aussi ! Vous avez consolé celle que votre père accueillait, et que son mari délaissait. Quelle indignation elle dut éprouver ! avec quelle

horreur elle dut se rappeler cette scène du jardin, et cette horrible interrogation qui retentit dans son cœur ! Oui, elle a dû se dire : Jamais la fille de Macneil n'oubliera cette injure. Oh ! dans ces jours malheureux, où je sollicitais mon divorce, je n'étais pas du moins sans espérances. L'examen calme de la justice pouvait éclairer mes torts ; les accusations pouvaient être déclarées fausses ; ma demande pouvait être refusée. Nous n'étions séparés que par les sages lenteurs de la loi. Aujourd'hui nous sommes séparés par ces ressentimens qui, dans une ame noble, élevée, ne s'éteignent qu'avec la vie. Plus d'espoir ! plus de bonheur !

Kenrick et Scarborough faisaient tout ce qui dépendait d'eux, pour

me réconcilier avec Mary. Ils lui dirent que la lettre qu'elle m'avait écrite, ne m'était jamais parvenue. Ils ne lui laissèrent rien ignorer des infâmes menées, des horribles machinations de Gifford. Elle écoutait avec attention. Mais, leur dit-elle, pouvez-vous vous dissimuler, qu'un seul instant de justice et de calme l'eût éclairé, et que, pour démasquer Gifford, il ne fallait que le vouloir, comme Fleetwood le devait, et comme je méritais qu'il le voulût.

J'avais raconté à Kenrick tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ; il le redisait à ma femme. Il lui raconta mes souffrances, mon délire, mon désespoir, cet horrible souper à Florence. Mary, après avoir écouté ce dernier récit,

s'écria : Pauvre Fleetwood ! que tu as souffert ! et elle tomba dans une profonde rêverie.

Mary et moi, nous étions depuis un mois à Paris, et seulement séparés par la rue où nous demeurions. Je ne m'occupais, je ne parlais que d'elle ; mais je n'espérais point de réconciliation.

J'étais, un soir, seul dans le salon ; j'avais eu dans la journée avec Kenrick, une longue conversation, que je regardais comme une des dernières que nous devions avoir ensemble. Je lui avais communiqué tous mes projets pour l'avenir. En voyageant dans les Pyrénées, j'avais remarqué une habitation située en un lieu agreste, sauvage, et je me proposais d'en faire l'acquisition. Je me

réservais une rente de quatre mille guinées, sur mes propriétés en Angleterre, et j'abandonnais le reste à ma femme et à mon enfant, excepté une maison agréable, à-peu-près de la valeur de dix-huit mille livres sterling, que je donnais à Kenrick, comme un témoignage public de mon attachement pour lui, et de l'injustice de mes procédés à son égard, dans la dernière circonstance. J'exigeai seulement de lui, que tous les deux ans, il vînt avec mon enfant, passer quelques semaines près de moi.

La nuit commençait, et l'appartement n'était point éclairé. Miss Scarborough et une autre dame entrent dans le salon qui était très-vaste, et s'arrêtent à l'extré-

mité la plus éloignée de l'endroit où je me trouvais. Aux termes où j'en étais avec la famille Scarborough, l'arrivée de sa fille dans cet appartement, ne nécessitait, de ma part, aucune sorte de cérémonie, et je ne me dérangeai pas. En supposant que la dame avec laquelle elle était, eût voulu s'en offenser, il eût suffi de lui dire qui j'étais. Je continuai de me livrer à la sombre méditation où j'étais plongé, lorsque ces dames entrèrent. Elles s'étaient assises, et restaient dans le silence. Je ne sais pourquoi leur silence même me troubla. Je les regardai ; dans ce moment on apportait des bougies que le domestique plaça sur la table, et il sortit. La dame étrangère était vêtue en noir, et son visage était cou-

vert d'un long voile ; je distinguais faiblement ses traits ; mais elle me parut parfaitement belle ; l'expression de la plus profonde mélancolie ajoutait encore à l'attention avec laquelle je la considérais. Je remarquai que ses regards se fixaient quelquefois sur moi, et ensuite, avec une sorte d'émotion, elle se penchait du côté de Louisa, à qui cependant elle ne parlait pas. Mon cœur battait avec violence ; mes yeux se mouillaient de larmes. L'inconnue porta la main à son front ; elle paraissait souffrante, et se levait, pour sortir, en s'appuyant sur Louisa. Elle marchait avec peine, avec lenteur, s'arrêtait et fut encore obligée de s'asseoir sur une autre chaise que Louisa lui présenta. — Fleetwood !

dit-elle, Fleetwood ! Oh ! cette voix ! espérance, crainte, transport, honte ! c'était elle ; c'était Mary. Elle quitte son voile, et je crois voir l'innocence elle-même, dont les doux regards sont le tourment du coupable qu'elle accuse. Elle me tendit la main ; je la serrais dans les miennes, sans oser la regarder : elle tomba dans mes bras. Fleetwood ! Bon et malheureux Fleetwood ! me dit-elle d'une voix si tendre, si émue ; mon ami, plus de soupçons, plus d'injustices, plus de souvenirs douloureux : ô Fleetvood ! plus de souper à Florence, plus de Mary qui ne soit pas elle, plus de ces funèbres anniversaires d'un jour qui sera désormais, pour nous, le jour le plus heureux de notre vie.

Il est impossible d'exprimer ce que j'éprouvai dans ce moment. Non, je ne conçois pas encore comment, dans l'état où j'étais, malade, accablé, mourant de chagrin, sans espérance, abandonné à la plus affreuse destinée, je n'expirai pas de cette joie douloureuse et imprévue, mêlée de remords, de surprise, de honte, et presque d'effroi, qui tout-à-coup changeait ma vie. C'est à l'instant du pardon, que les regrets de la faute se font le plus vivement sentir. Mary ne me parut jamais si belle ; belle comme l'innocence ; plus belle encore : belle comme l'innocence accusée, persécutée et triomphante.

Gifford mourut sur l'échafaud.

Quelques jours après le jour

heureux où mon orageuse destinée me rendait enfin le bonheur, la paix, mon avenir et Mary, Kenrick épousa Louisa. M. Scarborough, si sévère à l'égard de ses enfans, fut le grand-père le plus indulgent.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

SOUVENIRS D'UN HOMME DE COUR, *ou Mémoires d'un ancien Page;* contenant des anecdotes secrètes sur Louis XV et quelques-uns de ses ministres, sur les femmes, les mœurs, etc., etc.; suivis de notes historiques, critiques, littéraires; écrits en 1788, par ****. 2 vol. in-8°, sur pap. superfin, caractères neufs, 10 f.

TABLEAU *du Climat et du Sol des Etats-Unis d'Amérique;* suivi d'éclaircissemens sur la Floride, sur la colonie française au Scioto, sur quelques colonies canadiennes et sur les sauvages; par *C. F. Volney*. 2 v. in-8.°, ornés de cart. et vues, 9 f.

—Le même, 2 v. in-4.°, fig. color., 18 f.—*Id.*, pap. vél., 30

LETTRES ATHENIENNES, ou Correspondance d'un agent du roi de Perse, à Athènes, pendant la guerre du Peloponèse; traduites de l'anglais par A. L. *Villeterque;* nouv. édit., 4 v. in-12, ornés de douze portraits et d'une belle carte de la Grèce, grav. par *Tardieu*, revue par M. *Buache*, 12 f.

Il reste quelques exemplaires de l'édition in-8.° 3 v. port. 18

— *Idem*, papier vélin superfin d'Annonay, 36

VOYAGE *à l'ile de Ceylan*, fait dans les années 1797 à 1800, contenant l'histoire, la géographie et la description des mœurs des habitans, ainsi que celle des productions naturelles du pays; par *Robert Percival;* suivi de la Relation d'une ambassade envoyée en 1800, au roi de Candy. Trad. de l'anglais par *P. F. Henry*. Deux vol. in-8.° ornés de cartes, 10 f.

Idem, pap. vél. 20

VOYAGES *de Frédéric Hornemann, dans l'Afrique septentrionale;* suivi d'Eclaircissemens sur la géographie de l'Afrique, par le major Rennell. Traduit de l'anglais, par ***, et augmenté de notes et d'un *Mémoire* sur les Oasis, par L. Langlès. Deux vol. in-8.° ornés de cartes gravées par B. Tardieu, sous la direction de M. Buache, 9 fr.

Idem, pap. vélin d'Annonay, 18

MELANGES DE LITTERATURE; par J. B. A. *Suard*, secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut; 5 v. in-8°, sur carré fin, 2.° édit. 21 f.

Idem papier vélin d'Annonay, 42

Les tomes IV et V, 9 f. Pap. vél. 18

DESCRIPTION *historique et géographique de l'Indostan*, par J. Rennell; traduit de l'anglais sur la 7.e édit.; avec des Mélanges historiques et statistiques sur les dernières connaissances acquises sur l'Inde, par J. Castéra, 3 vol. in-8.°, atlas in-4.°, de 11 cart., 21 f.—*Id.*, pap. vél grand-raisin, 42 f.

La grande Carte de l'Inde, en 4 feuilles, séparément, 12

VOYAGE EN HONGRIE, précédé d'une description de la ville de Vienne et des jardins impériaux de Schœnbrun, publié à Londres en 1797, par *Robert Townson;* traduit de l'angl. par *Cantwel*. Trois vol. in-8.°, ornés de la carte générale de la Hongrie, et de 18 planches gravées en taille-douce, 15 f.

Idem, papier vélin, 30

VOYAGE *à la Louisiane* et sur le continent de l'Amérique septentrionale, fait dans les années 1794 à 1798, contenant

CONSTANTINE, ou le danger des préventions maternelles, par M. L. J. A. 3 gros vol. in-12, fig. 6 f.

ÉTAT *de situation des finances de l'Angleterre et de la banque de Londres*, au 24 juin 1802; par *de Guer*, in-4.° 1 f. 50 c.

ABREGE *de l'Histoire d'Angleterre*, depuis l'invasion de Jules-César, jusqu'à l'expédition d'Egypte par les Français, etc.; par *Goldsmith*. Deux vol. in-12, 36 port. Trad. de l'angl. par *P. F. Henry*, 5 f. — *Idem*, papier vélin, 10 f.

LA FILLE DU HAMEAU, par l'auteur des Enfans de l'Abbaye nouv. édit. 4 v. in-18, fig. traduit de l'ang. 4 f.

HILAIRE ET BERTHILLE, ou la Machine infernale de la rue Saint-Nicaise, 1 vol. in-12, fig. 2 f.

DES CAUSES *des Révolutions et de leurs effets*, ou Considérations historiques et politiques sur les Mœurs qui préparent, accompagnent et suivent les Révolutions; par *J. Blanc de Volx*. 2 vol. in-8.°, 9 f. — Papier vélin, 18 f.

COUP-D'ŒIL *politique sur l'Europe, à la fin du dix-huitième siècle*; par le même, 2 vol. in-8.° 9 f.

HISTOIRE SECRETE *de la Révolution française*, depuis la convocation des Notables jusques et compris la bataille de Marengo, le congrès d'Amiens et le traité de paix définitif; par François Pagès. 7 vol. in-8.° 30 f.

OSSIAN, *fils de Fingal*; traduction de *Letourneur*; nouv. édit., ornée de fig. 2 v. in-8.° 10 f. — *Id.* pap. fin d'Ang. 12 f.

ESQUISSES DE LA NATURE, ou Voyage philosophique à Margate; trad. de l'angl. de *G. Kaëte*. 1 v. in-8.°, fig. 4 f.

MÉMOIRES *de Marie-Françoise Dumesnil*, célèbre actrice du Théâtre-Français, en réponse aux Mémoires d'Hypolite Clairon; 1 vol. in-8.°, orné du port. de *M. F. Dumesnil*, 4 f.

ROUTE DE L'INDE, ou Description géographique de l'Egypte, la Syrie, l'Arabie, la Perse et l'Inde; par *P. F. Henry*. 1 vol. in-8.°, avec une carte géographique, 5 f.

ESSAIS DE POESIES, par *Fonvielle* aîné, de Toulouse, 2 vol. in-18, sur grand-raisin, 3 f.

L'HOMME ET LA SOCIETÉ, ou nouvelle théorie de la nature humaine et de l'état social, par Salaville, 1 v. in-8. 4 f.

CODE *des Eaux et Forêts*, extrait d'une analyse critique de l'ordonnance de 1669, etc.; par *Forestier*, 1 f.

REFLEXIONS *sur les Forêts de la République*, *par Hébert*, 50 c.

Précis des Opérations de l'armée d'Italie, depuis le 21 ventose jusqu'au 7 floréal an 7, par le général *Schérer*, in-8.° 75 c.

Comptes rendus au Directoire exécutif, par le même, pour l'an 6 et les 5 premiers mois de l'an 7. in-8.°, avec tableaux, 1 f. 50 c.

Amour, haine et vengeance, roman, 2 vol. in-12, fig. 3 f.

La Vérité sur l'Insurrection du département de la Haute-Garonne, avec des notes justificatives; in-8.° 75 c.

Marie et Caroline, ou Entretiens d'une institutrice avec ses élèves, propres à leur former le cœur et l'esprit; traduit de l'angl. de *M. V. Godwin*. 1 v. in-12, orné de 5 grav. 2 f.

Géographie élémentaire de la France, suivant sa nouvelle division, et sous ses rapports de population; à l'usage des écoles,

Dictionnaire universel de la France ; 6 gros vol. in-8o 18 f.
— du vieux langage français, contenant aussi la langue romance ou provençale, et la normande, 1 gros v. in-8o 6 f.
Dictionnaire allemand-français et français-allemand de Schwan ; relié en veau filet, 7 vol. in-4o 120 f.
Diction. de poche ital.-fr. et fr.-ital., par Martinelly, 2 v. 6 f.
— espagnol et français, et français-espagnol, 5 fr. 50 c.
— abrégé des Hommes illustres de l'antiquité et des tems modernes, à l'usage de la jeunesse, par Leblond, 2 v. in-12, 5 f.
Ecole (l') du jardinier ; 1 vol in-12, 2
Elégies de Tibulle, de Mirabeau ; 3 vol. in-8o fig, p. vél., 36
Elève (l') de la Nature ; 2 vol. in-18, fig. 2
Elémens d'Histoire naturelle par Millin, 3.e édition, 1 gros vol. in-8.o orné de 22 planches, 8 fr.
Entretiens d'Ariste et d'Eugène ; 1 v. in-12 relié, 3
Encyclopédie des enfans, 1 vol. in-12, fig. 1 fr. 80 c.
Epreuves du sentiment, par Darnaud ; 11 vol. in-12, 24 f.
Essais dramatiques et autres œuvres, par Villeterque, 8o, 3
— sur la critique, trad. de l'ang. de Pope, in-8o 2 f. 50 c.
— sur l'entendement humain, par Locke ; 4 vol. in-12, 8 f.
Esquisse des progrès de l'esprit humain, 1 vol. in-8o 5 f.
— d'un plan d'éducation, par Dampmartin, 1 v. in-8o 2 f. 50 c.
Fables de La Fontaine, nouv. édit., ornée de 202 grav. avec les notes et remarques de Coste et Champfort, 2 v. 12, 7 f. 50 c.
Idem, avec un nouveau commentaire, par Coste, 2 v. 3 fr.
— papier d'Hollande, relié par Bozérian, superbe exemplaire, 2 vol. in-12, 27 f.
— égyptiennes et dictionnaire mitho-hermétique, par l'abbé Pernetti, 3 vol. in-8o reliés, 15 f.
Grammaire italienne d'Antonini, dernière édit. in-12, rélié, 4
Histoire ou anecdotes sur la Révolution de Russie, en 1762, par Rhullière ; 1 vol. in-8o 2 f. 50 c.
— des animaux d'Aristote, avec la traduction française et des notes par Le Camus ; 2 vol. in-4o reliés, 42 f.
— diverses d'Elien ; 1 gros vol. in-8o 5
— de Clarisse Harlowe, trad. de Le Tourneur, 14 v. in-18 sur papier fin d'Angoulême, ornés de jolies gravures, 42 fr.
Instructions sur l'histoire de France, par Le Ragois, 2 v. 3
Introduction à la science de l'économie politique et de la Statistique générale, par Leblanc ; in-8o 3 f.
Influence (de l') du Gouvernement sur la prospérité du commerce ; par Vital Roux, négociant, in-8o 4 fr.
Jérusalem délivrée, traduction de Le Brun ; 2 vol. in-8o sur pap fin ; ornés de superbes gravures, 25 f.
Lettres d'une Péruvienne, anglais et français ; augmentées de celles d'Aza, tirées d'un manuscrit espagnol; 2 vol. in-8o. ornés de très-belles figures, 10 fr.
— sur l'Inde, ouvrage traduit de l'anglais ; 1 v. in-8o 5
— à Sophie sur l'histoire, 2 vol. in-8.o fig. et cartes, 8
— de Ninon Lenclos, 2 vol. in-18, portrait, pap. fin, 3
Liaisons dangéreuses, 2 v. in-8o avec 15 superbes fig. 12

par *Philipon-la-Magdeleine ;* avec une carte de la France, enluminée. 1 vol. in-12, 2 f.

Voyage Sentimental en Suisse, par *C. Hwass*, fils, 1 v. in-18, orné d'une jolie gravure, 1 f. — Le même, in-12, 1 f. 50 c.

Les Erreurs de la Vie, ou les grandes passions sont la source des grands malheurs, 2 vol. in-12, fig. 3 f.

Léontine, ou la Grotte allemande, faits historiques qui se sont passés en Allemagne, 2 vol. in-12, fig. 3 f.

Recueil de Poésies, par Lormian, 1 vol. in-8.° 2

Clémence de Villefort, 2 vol in-12, fig. 3

Tarifs contenant les Comptes faits de tout ce qui concerne le nouveaux Poids, et particulièrement le kilogramme, destiné à remplacer la Livre (poids de marc), 1 f.

Constitution de la République Française, de l'an 8, précédée du discours de Bouley (de la Meurthe). in-18, jolie édit. 60 c.

Toni et Clairette, par M. *de la Dixmerie*, 4 v. in-18, fig. 3 f.

Les Deux Bossus, ou le Bal du Diable, par *Charlemagne*, 60 c.

Le Monde Incroyable, par le même, 40 c.

Epitre à l'auteur de la Petite Ville, par le même, in-8.°, 75 c.

Nouvelles Galantes et Critiques, trad. de l'ital. 4 v. in-18, fig. 5 f.

LIVRES D'ASSORTIMENT.

Abrégé d'architecture de Vitruve ; 1 vol. in-12, fig. 3 f.

Amours (les) Pastorales de Daphnis et Chloé. 1 vol. in-8. orné de 30 planches, 9 f. — *Idem*, in-18, 1 f.

Amours (les) *épiques*, poëme en VI chants, par Parseval-Granmaison, 1 v. in-18 avec titre gravé, 2 f. 50 c. — Pap. vélin, 5 f.

Arithmétique de Barême ; 1 vol. in-12 relié, 4

Aventures de Roquelaure, 1 vol. fig. 1

— de Télémaque, in-12, orné de jolies fig. 2 f. 50 c.

Bibliothèque des romans, 96 vol., ou VI années à 25 f. 150 f.

— Abonnement à la septième année, 25

Bibliothèque des romans grecs, 12 vol. in-12, 15

— des Enfans, par Berquin ; 12 v. in-12, fig. 12

Bonheur (le) rural, ou Tableau de la vie champêtre, in-8° 4 f.

Choix des plus beaux morceaux du Paradis perdu de Milton, trad. en vers par Louis Racine et Nivernois, 1 vol. in-12, 2 fr.

Claire d'Albe, par madame Cottin ; in-12, 2

Correspondance du cardinal de Bernis avec M. Pâris-Duverney, de 1752 à 1769 ; 2 vol. in-8° 5 f.

— de Cécile avec ses enfans ; 2 v in-12, 5

Contes de La Fontaine ; 2 v. in-8o, avec fig. à chaque conte 36

Comptes faits, par Barême ; 1 vol in-12 relié, 3 f. 50 c.

Comte (le) d'A*** ou les aventures d'un jeune voyageur sorti de la cour de France en 1789 ; 2 vol. in-12, fig. 3 fr.

Confiseur (le) moderne ou l'art du confiseur et du distillateur ; 6 f.

Cuisinière bourgeoise, suivie de l'office, nouvelle édition augmentée, 1 gros vol. in-12, 2 fr.

Dictionnaire espagnol de Séjournant, 2 vol. in-4o reliés, 42

— anglais-français et français-anglais de Boyer ; 2 v. in-4o 30

— *id.* 3 vol. in-8o. considérablement augmentés, 15

— universel de grammaire et de littérature ; 6 v. in-8o 30



